

PROCEEDINGS
OF THE
ELEVENTH INTERNATIONAL
CONGRESS
OF LINGUISTS

BOLOGNA-FLORENCE, AUG. 28-SEPT. 2, 1972

Edited by

LUIGI HEILMANN

I

Società editrice il Mulino Bologna

1974

EUGENIO COSERIU

Introduction

1. Toute linguistique admet explicitement ou implicitement des universaux, du moins des universaux d'un certain type. Ainsi l'on se demande *quels* sont les phonèmes (ou les « sons ») d'une langue donnée, *quelles* sont ses catégories grammaticales, *quels* sont, dans cette langue, les types de phrases, *de quelle façon* elle a changé au cours de son histoire, et non pas *si* elle a des phonèmes (ou des « sons ») et des catégories grammaticales, *si* elle possède le niveau grammatical de la phrase ou si elle est soumise au changement linguistique, etc. C'est, cependant, un fait que le structuralisme moderne ou, du moins, certains courants du structuralisme, en adoptant, dans la tradition humboldtienne, le principe — dans un certain sens, parfaitement valable — selon lequel toute langue doit être décrite de son propre point de vue, ont été insensiblement portés — en dépit d'autres courants, universalistes, à l'intérieur du structuralisme même¹ — à accentuer et même à exagérer les différences entre les langues, au détriment des analogies de structure aussi bien fonctionnelles que matérielles. Dans certaines formes du structuralisme l'on est même arrivé à vouloir définir les catégories linguistiques fonctionnelles exclusivement par rapport à une langue donnée (cf. I, 2.2.1.) en faisant abstraction de leur universalité. Dans ce sens le colloque tenu à Dobbs Ferry, N.Y., en 1961, en posant explicitement, et sur la base d'une quantité remarquable de matériaux pertinents, les problèmes des universaux et des analogies de structure caractérisant des séries de systèmes linguistiques (« typologie »), a marqué effectivement, ainsi que M. Osgood l'a signalé dans le cadre de ce colloque même², un tournant décisif dans la linguistique moderne. En particulier, sans doute, par rapport à la tradition bloomfieldienne. Mais, du point de vue de la linguistique européenne, l'on peut aussi parler d'un tournant par rapport à un aspect de la tradition saussurienne, à savoir, d'une vigoureuse remise en valeur de la considération panchronique des langues, dont la possibilité — sauf pour ce qui est des principes généraux — avait été niée par Ferdinand de Saussure³. Depuis lors, on s'est mis, dans le structuralisme même et ensuite, et surtout, dans la grammaire générative, à la recherche d'universaux et l'on a accentué plutôt, aussi bien dans les discussions théoriques que dans le travail analytique et descriptif, les analogies entre les systèmes linguistiques. Cela se reflète jusque dans les manuels d'introduction à la linguistique: là où l'on présentait certaines structures de langues différentes comme étant radicalement hétérogènes, l'on présente

¹ Il suffit de penser à certains ouvrages de M. Jakobson.

² *UL*, p. 236.

³ *Cours*, pp. 138-139.

souvent les mêmes faits comme étant, dans le fond, assez semblables, voire identiques. Aujourd'hui l'on assiste même à une vraie prolifération d'universaux plus ou moins fondés ou plus ou moins hypothétiques.

2. Par conséquent, le moment est venu, nous semble-t-il, de se demander quel est le sens, quelles sont les possibilités et les limites de la recherche d'universaux et si ce n'est pas, à plusieurs égards, une quête du Graal: précisément, d'un Graal qu'on ne trouvera jamais, ou bien parce qu'il n'existe pas, ou bien parce qu'il ne peut pas se trouver là où on le cherche.

3. Le problème des universaux linguistiques est étroitement lié aux problèmes de la grammaire universelle, de l'apprentissage des langues et de la typologie, mais nous ne pourrions pas traiter ces problèmes ici (en ce qui concerne la grammaire universelle, cf. pourtant n. 61).

I

Les universaux du langage

1. Τὸ καθ' ὅλον λέγεται πολλαχῶς. En effet, ce qui frappe tout d'abord dans les recherches et dans les affirmations de principe concernant les universaux linguistiques, c'est que les universaux constatés ou proposés ne le sont pas dans le même sens. Tandis que pour certains auteurs les seuls universaux dignes de ce nom et dignes d'être cherchés sont ceux qui seraient de « vrais universaux », se trouvant effectivement dans toutes les langues, d'autres auteurs insistent surtout sur les universaux statistiques ou « de tendance », ou même sur des « universaux » qui, par définition, ne peuvent pas être communs à toutes les langues.

2.0. A cet égard, il faut distinguer, en premier lieu, selon leur statut logique, cinq types d'universalité: trois primaires et deux secondaires.

2.1.1. Les trois types primaires sont les suivants:

1) *Universalité conceptuelle* ou universalité en tant que *possibilité*; de ce point de vue, toutes les catégories linguistiques, même une catégorie constatée dans une seule langue, et même des catégories hypothétiques qui ne soient pas en contradiction avec la notion de langage, sont universelles, dans le sens qu'elles constituent des possibilités universelles du langage: elles pourraient se présenter dans des langues qu'on ne connaît pas aujourd'hui ou être adoptées pour des systèmes linguistiques qu'on pourrait raisonnablement imaginer.

2) *Universalité essentielle* ou universalité en tant que *nécessité rationnelle*; dans ce sens est universelle toute propriété appartenant aux notions de langue et de langage ou pouvant être déduite de ces notions en tant que telles⁴.

3) *Universalité en tant que généralité historique* (ou *empirique*): c'est l'uni-

⁴ Pour la distinction entre l'universalité conceptuelle et la généralité historique, cf. nos travaux: *Logicismo*, pp. 12, 21, et « Determinación y entorno », pp. 32-33. Pour la distinction entre l'universalité essentielle et la généralité empirique: *Sincronía*, p. 132. Pour les trois types d'universaux: « Bedeutung und Bezeichnung », p. 16, et « Über Leistung und Grenzen der kontrastiven Grammatik », pp. 29-30. Cf. aussi la distinction de M. Saporta, *UL*, pp. 48 ss. entre les universaux « universally available (belonging to some metatheory of linguistics) », les universaux « universally present » et les universaux « universally necessary (present by definition) »: les universaux « universally available » correspondent à nos universaux possibles, les universaux « universally necessary » à nos universaux essentiels et les universaux « universally present », si l'on en sépare les universaux nécessaires, à nos universaux empiriques.

versalité des propriétés qu'on constate effectivement dans toutes les langues ou, du moins, dans toutes les langues connues (et que, dans ce dernier cas — qui est le cas normal —, l'on attribue par induction aussi aux langues qu'on ne connaît pas au moment de la généralisation). Cette généralité peut être absolue ou relative: elle est relative (probabilité préférée), si les propriétés en cause se constatent, non pas dans toutes, mais seulement dans la plupart des langues connues; toutefois, du point de vue théorique, il n'y a pas de différence entre ces deux types (cf. 2.2.3.1.). Par contre, l'universalité essentielle est toujours absolue au niveau auquel elle est nécessaire (cf. 3.2.2.).

Les universaux correspondant à ces trois types d'universalité, nous les appellerons, respectivement: *universaux possibles*, *universaux essentiels* et *universaux empiriques*⁵.

2.1.2. Les deux types secondaires sont des dérivations par combinaison des trois types primaires. L'une de ces dérivations combine possibilité et généralité, en limitant le nombre des éléments constitutifs possibles des langues. Le fait général (« universel ») serait, par conséquent, dans ce cas, la classe fixe de possibilités, mais chaque langue présenterait un choix à l'intérieur de cette classe, ce choix pouvant, naturellement, être en partie identique. Dans une variante de cette dérivation, non définie comme telle mais qui se présente assez souvent, certains éléments de la classe fixe de possibilités se trouveraient dans toutes les langues et seraient, par conséquent, de par soi généraux. L'autre dérivation combine possibilité et nécessité, en admettant une connexion nécessaire entre certaines possibilités. Les universaux correspondant à ces deux dérivations, nous les appellerons, respectivement, *universaux sélectifs* et *universaux implicatifs* (ou bien, d'accord avec la terminologie courante, *implications*).

2.2.0. Revenons à chacun des types d'universaux qu'on vient d'établir pour examiner quelques problèmes qui se posent à leur égard.

2.2.1. Tous les faits constatés dans les langues — ou même imaginés pour des langues possibles — (propriétés, fonctions, catégories fonctionnelles, procédés matériels) doivent, sans exception, être considérés tout d'abord comme des universaux possibles (conceptuels), c'est-à-dire comme des possibilités universelles du langage, indépendantes d'une langue donnée, pour qu'ils soient définissables et pour qu'on puisse éventuellement poser le problème de leur universalité rationnelle ou empirique. C'est, du reste ce qu'on fait constamment, même si l'on ne s'en aperçoit pas. Ainsi, p.ex., les catégories verbales sont des universaux dans ce sens, et uniquement de ce fait elles sont définissables. Contrairement à ce qu'on a souvent affirmé⁶, l'on ne définit pas le « substantif-en-anglais ». Dans un sens, le « substantif-en-anglais » ne peut pas être défini, puisque, en tant que section d'un objet historique (la langue anglaise), c'est à son tour un objet, et les objets ne

⁵ Cf. les « definitional universals » de M. Ferguson, *UL*, p. 42; les universaux « universally necessary » de M. Saporta, *ibid.*, p. 49; les « analytic universals » de M. Moravcsik, p. 224 (« properties that all languages have by definition, by virtue of the fact that the term 'language' applies to them »); les universaux « implicit in the nature of language, defining characteristics or necessary consequences of defining characteristics » de M. Householder, p. 24; ainsi que le « defining set » de propriétés du langage humain établi par M. Hockett, *UL*, pp. 7-10, 12. Plusieurs parmi les universaux enregistrés par M. Hockett en dehors de son « defining set », *ibid.*, pp. 14-21, sont aussi des universaux essentiels dans notre sens (ainsi: 3.1, 3.5, 3.6, 4.6, 4.8, 4.9, 4.10).

⁶ Ainsi, p.ex., B. Bloch et G. L. Trager, *Outline*, pp. 68-69, et, dans la discussion même à propos des universaux: S. Saporta, *UL*, p. 49.

peuvent pas être définis, mais seulement constatés et décrits (et l'on peut, naturellement, faire leur histoire). En voulant définir le « substantif-en-anglais », l'on ne fait que décrire son expression et le comportement de cette expression. En effet, par rapport à une langue donnée, l'on peut uniquement se demander si une catégorie existe ou non dans cette langue et, si elle y existe, quelle est sa manifestation matérielle (son comportement paradigmatique et syntagmatique)⁷. En réalité, il n'y a pas de différence logique entre, p.ex., la définition de la notion d'infixe et celle de la notion de substantif: les deux notions ne peuvent être définies qu'universellement et indépendamment d'une langue donnée. La différence qu'il y a est substantielle, c'est-à-dire due à la nature différente des deux notions; l'infixe est un procédé universel de l'expression, tandis que le substantif est une catégorie du contenu, une modalité universelle de la signification. S'il n'en était pas ainsi, pourquoi le « substantif-en-anglais » l'appellerait-on précisément substantif? D'autre part, par rapport au « substantif-en-anglais », l'on ne pourrait pas poser le problème de l'universalité: on ne pourrait pas se demander si d'autres langues (ou toutes les langues) ont le « substantif-en-anglais », puisque, certainement, elles ne peuvent pas l'avoir. On dit parfois que cette possibilité est donnée par le fait qu'il y a tout de même une ressemblance entre le « substantif-en-anglais », le « substantif-en-allemand », le « substantif-en-latin », etc. En réalité, dans ce cas, l'on a en vue la catégorie universelle, c'est-à-dire les propriétés communes qui constituent cette « ressemblance » du point de vue fonctionnel. Dans un autre sens, on pourrait bien définir une catégorie entièrement identique au « substantif-en-anglais ». Dans ce cas, cependant, ceci ne serait plus le « substantif-en-anglais », mais une possibilité universelle du langage, même si elle ne pouvait pas être constatée dans d'autres langues. Une définition en tant que telle est toujours universelle: elle définit une possibilité illimitée. Mais une définition universelle n'implique pas la généralité objective de ce qu'elle définit. Ainsi, si l'on définit universellement l'adjectif, ceci ne signifie aucunement que l'on attribue l'adjectif à toutes les langues, puisqu'une définition n'est pas un jugement d'existence: on le définit pour toute langue dans laquelle il puisse se présenter.

2.2.2.1. A propos des universaux essentiels il faut insister surtout sur le fait qu'ils sont déduits des notions mêmes de langage et de langue — dans le sens qu'ils sont des éléments constitutifs, ou des conséquences rationnellement nécessaires des éléments constitutifs de ces notions — et non pas des définitions respectives⁸. Une définition (s'il s'agit d'une définition « réelle ») est le produit de la contemplation de la notion pure, non pas le contraire. En outre, les définitions sont des propositions; elles affirment quelque chose à propos de quelque chose, elles impliquent analyse et synthèse (*διαίρεσιν καὶ σύνθεσιν*) et, de ce fait, elles peuvent être fausses, tandis que les notions intuitives pures, non-analysées, ne peuvent pas l'être. La seule possibilité méthodologique à cet égard, c'est, par conséquent, de se placer, pour ainsi dire, « devant » les notions de langage et de langue et de se demander si telle ou telle propriété est un attribut nécessaire des ordres de faits correspondants pour qu'on puisse leur appliquer les noms de *langage* et de *langue*⁹. (Cf. pourtant 2.2.3.3. pour ce qui concerne l'heuristique).

⁷ Cf. notre discussion de ces problèmes, « Determinación y entorno », p. 33, et *Logicismo*, pp. 12, 21.

⁸ Dans les formulations concernant ces universaux apparaît presque constamment un rapport avec les définitions (cf. n. 5). Mais M. Ferguson, *UL*, p. 42, observe avec raison que ce rapport n'est pas nécessaire: « Such universals may be regarded as definitional; i.e., they are implicit in the linguist's concept of language, whether included in his formal definitions or not ». Personnellement nous dirions simplement: « implicit in the concept of language ».

⁹ M. Hockett, *UL*, p. 12, a bien vu qu'il faut s'imaginer l'absence d'une propriété pour

2.2.2.2. La plupart des universaux essentiels immédiatement évidents, et, partant, généralement admis, sont des universaux génériques, c'est-à-dire des propriétés très générales sans aucune spécificité en ce qui concerne les « faits » qui y correspondent; ainsi, p.ex.: le langage se présente nécessairement sous la forme de langues; toute langue doit avoir expression et contenu; toute langue implique une organisation grammaticale; toute langue change au cours de son histoire, etc.¹⁰. Mais l'on peut aussi, sans doute, admettre comme des universaux essentiels toute une série de faits beaucoup plus spécifiques. Ainsi, p.ex., il paraît nécessaire que le mot existe dans toute langue en tant qu'unité lexicale, bien qu'il ne soit aucunement nécessaire qu'il existe partout en tant que niveau de structuration grammaticale¹¹. Il n'est pas nécessaire que la « qualité » soit distinguée du « procès » et, par conséquent, l'adjectif n'est pas un universel essentiel. Mais il est nécessaire que, dans toute langue, quelque chose puisse être affirmée de quelque chose et, partant, que toute langue ait des procédés pour distinguer *rhème* et *thème* (« comment » et « topic »)¹². Il n'est pas rationnellement nécessaire qu'il existe partout des pronoms personnels comme catégorie autonome, mais il est nécessaire que toute langue soit capable de distinguer de quelque façon les personnes du dialogue et la non-personne. Et l'on peut soutenir aussi, avec de bonnes raisons, la nécessité de la distinction entre nom et verbe, bien entendu, en tant que distinction entre *fonction substantive* et *fonction verbale*, et non pas en tant que distinction entre deux classes du lexique¹³.

2.2.2.3. Les universaux essentiels — surtout si on les considère comme appartenant aux définitions ou déduits de celles-ci — peuvent, sans doute, paraître moins intéressants que les empiriques, du moins en ce qui concerne la connaissance scientifique des langues¹⁴. Mais, tout d'abord, on l'a vu, ils ne sont pas déduits des définitions. D'autre part, tous les universaux essentiels ne sont pas immédiatement évidents et le fait qu'on puisse les déduire n'implique aucunement leur banalité scientifique. Troisièmement, leurs conséquences, en ce qui concerne la structuration des langues (en particulier les conséquences « dynamiques », cf.

établir si elle est nécessaire ou non: « To show the importance of the features of the defining set, we can think of human language as we know it and consider the consequences of suppressing, in turn, each feature. »

¹⁰ Cf. *Sincronía*, p. 132, où l'on trouvera une série d'autres universaux de ce niveau. A cette époque nous considérons comme universels dans ce sens aussi le caractère phonique (vocal) du langage et, par conséquent, l'existence d'un système phonique pour toute langue. Mais, en réalité, ce caractère n'est pas rationnellement nécessaire: l'on peut parfaitement imaginer des langues à expression non-phonique. En admettant que le caractère vocal du langage soit nécessaire dans un autre sens (cf. 2.2.3.2), l'on peut se demander si le changement phonétique est aussi nécessaire. M. Hockett, *UL*, pp. 20-21, le considère, en effet, comme universel. Pourtant, la justification qu'il en donne ne concerne pas le *changement* mais uniquement la *variation* phonétique, qui, de par soi, n'entraîne pas le changement proprement dit. Personnellement nous pensons que le changement phonétique ne peut être justifié que dans le cadre du changement linguistique en général, tandis que le changement sémantique peut être justifié indépendamment du changement phonétique.

¹¹ C'est-à-dire qu'il y ait dans toutes les langues des fonctions grammaticales exprimées au niveau du mot (et indépendamment des fonctions propres d'autres niveaux, supérieurs, de structuration grammaticale de la langue), ainsi qu'on le constate, p. ex., en italien ou en espagnol. En échange, les deux niveaux des éléments minimaux et de la phrase sont rationnellement nécessaires, puisque leur nécessité découle de la notion même de structuration grammaticale.

¹² La notion de prédicat peut bien être identifiée avec la notion de *rhème*, mais la notion de sujet, dans le sens dans lequel elle s'applique, p. ex., aux langues indoeuropéennes, ne coïncide pas avec la notion, beaucoup plus générale, de *thème*.

¹³ L'exemple souvent cité du Nootka n'est pas une exception dans ce sens, puisque le Nootka aussi connaît la distinction entre fonction substantive et fonction verbale. Les catégories verbales sont en principe des fonctions sémantiques, et non des classes de « mots » (formes du lexique). En ce qui concerne le rapport entre les catégories verbales et les classes lexicales, l'on ne peut que constater un universel statistique ou « de tendance »: les catégories verbales « tendent » à être exprimées par des classes différentes de formes du lexique.

¹⁴ Ainsi M. Moravcsik, p. 224, les déclare « trivial ». Cf. aussi Osgood, *UL*, p. 238.

3.3.), sont souvent encore moins évidentes. Finalement, il y a une hiérarchie des universaux essentiels, qui est intéressante en soi, c'est-à-dire pour la connaissance scientifique générale du langage¹⁵.

2.2.3.1. Les universaux empiriques, en tant que constatés et non rationnellement déduits, ne valent d'une façon absolue que pour les langues dans lesquelles ils ont été constatés, tandis que pour d'autres langues ils ne valent que comme probabilités et jusqu'à ce qu'on trouve des exceptions (sauf qu'ils puissent être justifiés par une nécessité rationnelle, mais, dans ce cas, ils deviennent des universaux essentiels). Admettre leur généralité pour toutes les langues signifie toujours émettre une hypothèse, c'est-à-dire, généraliser par induction ce qui a été effectivement constaté¹⁶; par contre, l'hypothèse de la généralité n'a pas de sens en ce qui concerne les universaux essentiels: une nécessité rationnelle n'est pas une généralisation; elle est, dès le début, « générale »¹⁷. C'est-à-dire que la généralité des universaux empiriques est logiquement « extrinsèque » (constatée ou supposée), tandis que la généralité des universaux essentiels est « intrinsèque ». Le caractère logique des universaux empiriques ne change pas du fait de leur présence dans toutes les langues connues. Si, p.ex., l'on constate — comme, en effet, on le constate — que les syllabes ouvertes ne manquent dans aucune des langues connues, ceci est toujours une constatation empirique, sans universalité nécessaire¹⁸. Toute les langues connues ont des consonnes et des voyelles, mais une langue sans voyelles, ou, du moins, sans voyelles fonctionnelles, n'est pas impossible¹⁹. Supposons, p.ex., que dans une langue toutes les consonnes soient automatiquement suivies d'un élément vocalique déterminé, ou que toute consonne d'une certaine classe soit automatiquement suivie d'une voyelle déterminée: cette langue n'aurait pas de voyelles fonctionnelles²⁰.

2.2.3.2. Tout ceci ne concerne pourtant que le statut logique des universaux empiriques, et n'affecte aucunement leur importance. En effet, le fait que leur généralité soit extrinsèque du point de vue rationnel n'exclut pas qu'ils puissent être absolument généraux *de facto*, dans le langage humain tel que nous le connaissons, ni qu'ils puissent être motivés par d'autres nécessités que la nécessité rationnelle. Certains universaux empiriques effectivement présents dans toutes les

¹⁵ Ainsi M. Householder réduit à trois traits primaires le « defining set » de M. Hockett. Nous-mêmes nous considérons comme traits essentiels du langage la *sémantité*, l'*altérité* (le fait que tout acte linguistique est adressé par un sujet linguistique à un autre sujet), la *créativité* et l'*historicité* (le fait que le langage se présente sous forme de langues). Mais, à la rigueur, l'*historicité* pourrait être déduite de l'*altérité* et de la *créativité*, tout comme l'*extériorité* du langage (le fait que le langage s'exprime dans une substance) se déduit de la *sémantité* et de l'*altérité*.

¹⁶ M. Greenberg, *UL*, p. IX, rappelle, à propos des universaux, l'affirmation bien connue de Bloomfield: « the only valid generalizations about languages are inductive generalizations ». On observera que cette affirmation est tautologique: les généralisations, dans leur sens propre, sont toujours « inductives ».

¹⁷ Mais l'on peut, naturellement, se demander si un fait empiriquement général ne pourrait être nécessaire et essayer de le justifier du point de vue rationnel.

¹⁸ D'autres universaux de ce type: toutes (ou presque toutes) les langues connues ont des consonnes nasales; si dans une langue il y a une seule consonne nasale, cette consonne est *n*; s'il y en a deux, ce sont *n* et *m* (Ferguson, *UL*, pp. 44-45); peut-être aussi: toutes les langues ont des catégories pronominales présentant du moins trois personnes et deux nombres (Greenberg, *UL*, p. 90); cf. pourtant n. 24.

¹⁹ Cf. Hockett, *UL*, p. 22: « It would seem easy enough to devise a phonemic system that would have no stops at all, or no vowels at all, or the like ».

²⁰ M. Jakobson, *UL*, p. 211, considère une langue dans laquelle toute syllabe soit constituée par un seul phonème comme « absolutely impossible, because the only form of syllable universally admitted is the sequence 'consonant+vowel' ». Mais il s'agit d'un universel empirique: une telle langue n'existe peut-être pas, mais elle n'est pas absolument (rationnellement) impossible.

langues pourraient, sans doute, être dus au hasard: c'est une possibilité qu'on ne peut pas exclure d'avance, bien qu'elle soit en réalité infime, étant donné le nombre des langues de l'humanité. Mais les autres devraient alors être motivés. Précisément — si l'on exclut une motivation historique (par une éventuelle origine commune des langues) —, ils devraient être déterminés, ou bien par des raisons d'ordre pratique (les langues, étant des « techniques » historiques, sont gouvernées aussi par l'intelligence pratique), ou bien par la constitution physique et psychique de l'homme et par les conditions de la vie sur la Terre²¹. Du reste, certains universaux statistiques pourraient, eux aussi, être motivés dans ce sens. C'est, précisément, cette possibilité de motivation qui détermine l'intérêt des universaux empiriques, non seulement pour la linguistique, mais pour toutes les sciences de l'Homme²².

2.2.3.3. Les universaux essentiels des langues, étant par définition « généraux », sont compris dans les universaux présents dans toutes les langues qui, à leur tour, sont compris dans les universaux possibles²³. Par conséquent, si l'on possédait un catalogue assez étendu de possibilités du langage, la démarche empirique dans la recherche concernant les universaux pourrait être celle de se demander lesquelles parmi ces possibilités sont des universaux « généraux » (présents dans toutes les langues) et quels sont, parmi ceux-ci, les universaux essentiels. Du point de vue théorique, cette démarche n'est certainement pas nécessaire pour les universaux essentiels, qui ne sont identifiés comme tels que par déduction. Cependant, la constatation empirique de ces universaux dans beaucoup de langues (surtout s'il s'agit d'universaux « spécifiques », cf. 3.2.) peut être importante du point de vue heuristique, à savoir: a) pour éviter le danger de considérer comme rationnellement nécessaire ce qui est propre à certaines langues ou même, peut-être, à une seule langue (ce qui constitue une erreur de l'ancienne grammaire universelle et, en partie, aussi de la nouvelle); b) parce que certains faits constatés comme généraux peuvent avoir une justification rationnelle qui, à première vue, nous échappe²⁴.

2.2.4. Les universaux sélectifs ont connu une fortune bien méritée dans le domaine des traits distinctifs phoniques, grâce à la phonologie jakobsonienne. Du reste, même sans l'hypothèse de l'universalité, la phonologie a toujours travaillé avec un nombre assez limité de traits distinctifs, ce qui, du moins du point de vue empirique, paraît parfaitement raisonnable dans cette section de la linguistique. Il en est de même pour les procédés matériels du langage dans les domaines

²¹ Ainsi, p. ex., dans le cas du caractère vocal du langage. A notre connaissance, la meilleure justification de ce caractère est toujours celle de Herder, *Abhandlung*, I, 3 (justification fondée sur une analyse très suggestive des propriétés et des possibilités de l'ouïe, en comparaison avec les autres sens de l'homme).

²² Cf. la distinction de M. Moravcsik, *l.c.*, entre les universaux synthétiques *accidentaux* et les *synthetic non-trivial* (« properties that all natural languages have, though not by definition », et qui pourraient être biologiquement motivées), ainsi que celle de M. Householder, *l.c.*, entre les « universals due to the fact (if it is a fact) that all human language goes back in line of cultural transmission to a single origin » et les « universals which are conditioned by the structure of the human anatomy, in particular of the brain, and are handed on in the germ plasm — (a) physiological, (b) neurological ». Il est difficile de comprendre de quelle façon les universaux « synthetic non-trivial » pourraient être découverts par une théorie linguistique, comme le prétend M. Moravcsik, p. 225. S'ils sont « synthétiques », c'est qu'ils sont constatés par l'expérience, et non pas déduits par la théorie. Une théorie ne peut qu'émettre des hypothèses à leur égard (puisque une synthèse *a priori* n'est pas concevable dans ce cas).

²³ Cf. S. Saporta, *UL*, pp. 50-51.

²⁴ Cf. n. 17 et « Über Leistung und Grenzen der kontrastiven Grammatik », p. 30. Ceci vaut aussi pour les implications théoriques (cf. 2.2.5.). Si, p. ex., l'on constate que certains pronoms présentent toujours des distinctions de personne et de nombre, l'on peut se demander si ceci n'est dû à la nature de ces pronoms.

de la grammaire et du lexique (formation des mots): le nombre de ces procédés n'est pas illimité et, dans beaucoup de cas, le nombre de possibilités est même parfaitement déterminé (p.ex. préfixe, infix, suffixe). Par contre, l'hypothèse analogue²⁵ concernant l'organisation plérematique des langues — hypothèse plusieurs fois émise, sous différentes formes, au cours de l'histoire et renouvelée de nos jours²⁶ — a toutes les chances d'être fautive, si l'on considère le caractère libre du langage (dans le sens que son objet est infini). Mais, ici aussi, et bien que la tâche ne soit pas pratiquement réalisable, il est possible, en principe, d'établir les traits distinctifs fonctionnant dans les langues de l'humanité à un moment donné de l'histoire, et il y a toujours la possibilité d'établir du moins une liste des traits sémantiques les plus fréquents, ce qui n'est pas sans intérêt. En outre, dans ce domaine aussi, il y a des sections dans lesquelles le nombre des possibilités est logiquement déterminé.

2.2.5.1. Les implications peuvent être *théoriques* (dédites au moyen de l'analyse conceptuelle des possibilités considérées) ou bien *empiriques* (constatées). Ainsi, p.ex., l'implication: « Le terme neutre d'une opposition sémantique binaire a deux signifiés de langue »²⁷ est une implication théorique²⁸, tandis que: « Si dans une langue il y a flexion, il y a aussi dérivation »²⁹ est une implication empirique. Du point de vue de leur forme, les implications peuvent être *unilatérales* (*x implique y* [mais *y n'implique pas x*]), ou bien *bilatérales* ou *récioproques* (*x implique y et y implique x*); *positives* (*si x, alors y*), ou bien *négatives* (*si x, alors non y*).

2.2.5.2. Les implications théoriques impliquent en même temps la motivation des connexions qu'elles représentent, tandis que les implications empiriques n'impliquent pas de motivation. Dans le sens d'une motivation possible, les implications empiriques unilatérales seraient même exactement le contraire des implications théoriques formellement analogues. En effet, *Si x, alors y*, en tant qu'implication empirique, signifierait, dans ce sens, « s'il y a *x* c'est parce qu'il y a *y* » (c'est-à-dire: « c'est *y* qui détermine *x* »), tandis que comme implication théorique la même formule signifie: « c'est *x* qui détermine *y* »³⁰.

²⁵ C'est-à-dire l'hypothèse d'un nombre assez limité et, en même temps, délimité (déjà donné et constant) de traits distinctifs.

²⁶ Cf. p. ex., J. J. Katz et P. M. Postal, *An Integrated Theory*, pp. 162-163.

²⁷ Cf. Greenberg, *Language Universals*, pp. 24-25.

²⁸ Cf., du reste, la déduction de cette implication chez M. Sánchez Ruipérez, *Estructura*, pp. 17-19.

²⁹ Greenberg, *UL*, p. 90.

³⁰ Les implications doivent être soigneusement distinguées des universaux essentiels. M. Greenberg, *UL*, p. 58, observe que les « non-implicational universals about language are in fact tacitly implicational since they are implied by the definitional characteristics of language ». Sans doute; mais il s'agit de deux types très différents d'implication. Les universaux essentiels sont impliqués par les notions même de langage ou de langue, tandis que les « implications », aussi bien les théoriques que les empiriques, sont des connexions entre des possibilités particulières. Les universaux essentiels sont par définition généraux, c'est-à-dire toujours présents, tandis que les implications théoriques peuvent être générales (si les possibilités considérées le sont), mais elles ne le sont pas par définition, et les implications empiriques sont par définition non-générales (elles valent pour des classes de langues et non pas pour la classe « langue »). Nous ne comprenons pas de quelle façon les universaux « implied by definitional characteristics of language » seraient « empirically, not logically implied », ni ce que signifie « All languages are observed to have the characteristics in question » (*UL*, p. 83). S'ils sont impliqués par la définition, ils sont logiquement impliqués et l'on n'a pas besoin d'observer toutes les langues pour les constater. D'autre part, les faits constatés dans toutes les langues ne coïncident pas par là avec les faits impliqués par la définition de la notion de langue. A supposer, p. ex., que la voyelle *i* soit présente dans toutes les langues, ceci serait un fait empiriquement général, mais il n'aurait aucun rapport nécessaire avec la définition de la langue.

3.0. Jusqu'ici nous avons considéré les types d'universaux linguistiques du point de vue de leur statut logique par rapport aux notions d'universalité et de généralité objective. Mais pour que leur portée et leur sens soient suffisamment précis dans chaque cas, les types possibles d'universaux doivent être distingués aussi à d'autres points de vue, à savoir: a) selon les niveaux du langage qu'ils concernent; b) selon le degré de généralité des aspects du langage auquel ils s'appliquent; c) selon la perspective dans laquelle ils se placent par rapport aux langues; d) selon le plan sémiotique auquel ils se rapportent; e) selon leur formulation.

3.1. Dans le langage, il faut distinguer trois niveaux: le niveau universel de l'activité de parler, le niveau historique des langues, et le niveau particulier du discours (ou du « texte »)³¹. Les universaux linguistiques peuvent concerner chacun de ces niveaux. Dans les recherches à propos des universaux l'on parle souvent d'universaux *du langage*, et l'on entend par ceci 'ce qui se trouve dans toutes les langues'. Or, en réalité, les universaux des langues ne coïncident pas avec les universaux du langage. Tous les universaux des langues sont en même temps des universaux du langage, puisque les langues constituent, précisément, un niveau du langage; mais tous les universaux du langage ne sont pas nécessairement des universaux des langues: ils peuvent être aussi des universaux de l'activité de parler³², ou bien des universaux du texte³³. Les universaux qui sont à l'ordre du jour sont, certainement, les universaux *des langues*. Pourtant, même si on se limite à ce niveau, il faut tenir compte des universaux des deux autres niveaux du langage, étant donné que ceux-ci peuvent avoir des conséquences considérables pour la structuration fonctionnelle et matérielle des langues. A présent, la recherche dans ce sens n'est qu'entamée³⁴.

3.2.1. Du point de vue du degré de généralité des aspects du langage auquel ils s'appliquent, les universaux peuvent être *génériques* et *spécifiques*. Les universaux génériques concernent des principes et des normes du langage et des langues considérés dans leur façon d'être générale, ou aussi dans des domaines particuliers, mais toujours sans spécification des faits dans lesquels ces principes et ces normes se manifestent; les spécifiques concernent des faits spécifiés comme tels. Ainsi, p.ex.: « Toutes les langues distinguent des catégories verbales » est un universel générique; « Toutes les langues possèdent la catégorie du nom » est un universel spécifique³⁵.

3.2.2. Cette distinction est, certainement, une distinction relative, « générique » et « spécifique » étant, dans chaque cas, des termes corrélatifs. Cependant,

³¹ A propos de cette distinction, qui justifie une linguistique de l'activité de parler et une linguistique du texte, à côté de la linguistique bien connue des langues, cf. « Determinación y entorno », p. 31.

³² Parmi les universaux de « defining set » de M. Hockett (cf. n. 5), trois seuls (2.7, 2.8, et 2.13) sont des universaux des langues; tous les autres concernent le « message », c'est-à-dire, l'activité de parler. En revanche, la plupart des universaux que M. Hockett signale en dehors du « defining set » concernent le niveau des langues.

³³ Ainsi, si l'on appelle « sens » le type de contenu qui se présente au niveau des textes, l'on peut observer que le sens constitue un universel absolu de ce niveau: tout texte a un sens (même les textes qui ne signifient et ne désignent rien).

³⁴ Cf., pourtant, les importantes conséquences que M. Kuryłowicz déduit dans son rapport de la « situationalité » de l'acte linguistique.

³⁵ Cf. la distinction de M. Katz et Postal, *An Integrated Theory*, p. 160, et de M. Chomsky, *Aspects*, pp. 27-30, entre « formal universals » et « substantive universals », au niveau des systèmes linguistiques (« grammaires »). Chez ces auteurs, l'on constate pourtant une identification non admissible des universaux du langage avec les universaux de la linguistique (cf. n. 44).

elle doit être faite parce que la nécessité, rationnelle ou empirique, que les universaux impliquent ou postulent ne concerne que le degré de généralité auquel ils s'appliquent: au-dessous de ce niveau, ils admettent la variation. Or, le degré de nécessité spécifique se trouve en rapport inverse avec le degré de généralité des universaux. Les universaux concernant l'activité de parler considérée indépendamment d'une langue donnée sont tous des universaux génériques d'un très haut degré. Il en est de même pour presque tous les universaux traditionnellement acceptés par tous les linguistes, y compris les adversaires de l'universalisme. Ceci signifie que la nécessité que ces universaux impliquent par rapport aux faits particuliers des langues est très faible.

3.3.1. Les langues sont incessamment produites — faites et refaites — par l'activité linguistique. Elles peuvent être considérées en elles-mêmes, dans une perspective statique, ou bien du point de vue de l'activité qui les produit, et dans une perspective dynamique, c'est-à-dire comme finalité de cette activité. Ceci permet de distinguer des universaux *statiques* et des universaux *dynamiques*³⁶. Les universaux statiques sont des propriétés universelles des langues considérées en elles-mêmes; les universaux dynamiques sont des principes et des normes de l'activité qui produit les langues³⁷.

3.3.2. En tant que principes et normes d'une activité, les universaux dynamiques peuvent avoir des manifestations multiples et, en même temps, différentes, dans la même langue ou dans des langues différentes, ce qui, pourtant, n'affecte pas leur unité³⁸. D'autre part, il n'est pas nécessaire que la finalité qu'ils impliquent soit à chaque moment entièrement réalisée. Du point de vue de leur réalisation dans les langues considérées comme produits historiques, ils se présentent le plus souvent comme des « tendances ». Ainsi, parmi les universaux motivés par des raisons d'ordre pratique, la « tendance » à la symétrie des systèmes phonologiques et, en principe, de tout autre système partiel à l'intérieur de la langue, ou bien, d'un point de vue plus général, la « tendance » à la régularité des systèmes linguistiques³⁹. De là, un autre motif de l'intérêt non-vulgaire des universaux « statistiques » — c'est-à-dire non absolus du point de vue statique — qui peuvent, précisément, être des manifestations d'universaux dynamiques. Du reste, dans la perspective dynamique, tous les universaux statiques — dans la mesure dans laquelle on exclut le hasard, et s'il ne s'agit pas de conditions permanentes de l'activité linguistique — peuvent être interprétés comme des manifestations des principes régissant l'activité qui crée les langues, et l'on peut distinguer universaux dynamiques à manifestation constante et universaux dynamiques à manifestation multiple et variée.

³⁶ Les universaux « diachroniques » ne sont qu'une forme particulière des universaux dynamiques.

³⁷ Cf. la distinction de M. Osgood, *UL*, p. 238, entre *phénotypes* et *génotypes*, distinction lumineuse, surtout si on ne l'interprète pas comme opposant « généralisation empirique » et « généralisation théorique » et si on abandonne le cadre behavioriste dans lequel la place M. Osgood. Cette distinction et, en particulier, les idées très pertinentes que M. Osgood expose à propos des « génotypes » n'ont pas été appréciées jusqu'à présent dans toute leur portée, qui va de beaucoup au-delà de la psycholinguistique.

³⁸ Cf. p. ex., la multiplicité des manifestations du principe de l'anthropocentrisme invoqué par M. Kuryłowicz.

³⁹ Cf. à cet égard l'universel dynamique formulé par H. Paul, *Prinzipien*, p. 227: « Jede Sprache ist unaufhörlich damit beschäftigt, alle Ungleichmäßigkeiten zu beseitigen, für das funktionell Gleiche auch den gleichen lautlichen Ausdruck zu schaffen ». Evidemment, il ne s'agit pas dans cette formulation de « chaque langue » en tant que produit mais de l'activité qui crée les langues. Les *Prinzipien der Sprachgeschichte* ne sont pas, comme on le suppose si souvent, un manuel de linguistique diachronique, mais, en réalité, un remarquable traité sur les universaux dynamiques.

3.4. Du point de vue du plan sémiotique auquel ils se rapportent, les universaux peuvent être: *sémantiques* (concernant le contenu, aussi bien lexical que grammatical), *matériels* (concernant les procédés de l'expression) et *connectifs* (concernant le rapport entre les deux plans). En principe, il y a dans les langues hétérogénéité des procédés matériels par rapport aux fonctions sémantiques et hétérogénéité des fonctions sémantiques par rapport aux procédés matériels: des fonctions analogues peuvent être exprimées par des procédés différents et le même type de procédés peut exprimer des fonctions différentes. De ce fait, précisément, l'intérêt de la recherche d'universaux connectifs, c'est-à-dire d'éventuelles connexions constantes entre certaines fonctions et certains types de procédés⁴⁰.

3.5. D'après leur formulation les universaux peuvent être *positifs* ou *négatifs*. Mais les positifs admettent aussi une formulation formellement négative, et les négatifs une formulation formellement positive. Ainsi: « Toutes les langues ont x » ~ « Aucune langue ne manque de x », « Aucune langue n'a y » ~ « Toutes les langues manquent de y ». Ces variations sont un fait extérieur, déterminé par les présuppositions des questions auxquelles les formulations sont censées répondre. Du point de vue objectif, les universaux négatifs absolus, du type « Aucune langue n'a y », ont peu d'intérêt, les possibilités négatives étant, dans ce cas, infinies. En revanche, les formulations négatives sont objectivement intéressantes en cas de négativité relative, c'est-à-dire, lorsqu'il s'agit de propriétés du langage qui ont elles-mêmes un sens négatif, comme dans les cas de limitation numérique des possibilités (« Aucune langue n'a plus de n entités du type x »), d'implication d'absences (absence concomitante de deux possibilités) ou d'exclusion de certaines possibilités d'une série logiquement déterminée, bien que ces cas admettent tous des formulations positives corrélatives⁴¹.

II

1. Universaux du langage et universaux de la linguistique

1. Les universaux du langage doivent être rigoureusement distingués des universaux de la linguistique. Les universaux du langage sont des propriétés du langage même, qui peuvent être dégagées et identifiées par la linguistique, tandis que les universaux de la linguistique sont des propriétés de la linguistique qui ne se justifient qu'à ce niveau, par des exigences d'ordre interne de la linguistique en tant que science.

2. Dans un certain sens, bien entendu, toutes les notions scientifiques se rapportant au langage appartiennent à la linguistique et, par là, toute théorie linguistique, explicite ou implicite, est universelle, puisqu'elle se situe sur le plan des notions, qui sont par définition « universelles » (cf. I, 221)⁴². Dans ce sens, toute forme de la linguistique, de même que toute discipline linguistique particu-

⁴⁰ Dans ce domaine encore, les recherches sont rares et les faits bien établis peu nombreux; cf. pourtant la constatation de M. Greenberg à propos du pluriel, *UL*, p. 74, ainsi que les implications qu'il établit à propos de l'ordre des mots.

⁴¹ Ainsi, p. ex.: « Aucune langue n'a comme ordre préféré l'un des ordres: Verbe-Objet-Sujet, O-S-V, O-V-S », formulation qui implique (et est impliquée par) la formulation positive corrélatrice: « Les trois ordres préférés, parmi les six possibles, sont: S-V-O, S-O-V, V-S-O » (Greenberg, *UL*, p. 61).

⁴² De ce point de vue, un titre tel que *Universals in Linguistic Theory* est pléonastique, puisqu'il contient deux fois la notion d'universel. MM. Bach et Harms l'admettent, du reste, explicitement dans leur préface (p. VI): « Every paper in the volume is concerned in one way or another with questions of general linguistic theory, that is by necessity with 'universals' ».

lière — la grammaire comme la sémantique lexicale, la grammaire historique comme la dialectologie — a ses « universaux », c'est-à-dire ses notions, ses catégories, ses schémas d'interprétation définis ou tacitement adoptés, en principe, pour toute langue possible, aussi bien au niveau de la théorie qu'au niveau de l'analyse et de la description; et, de ce point de vue, la *cognatio litterarum* de la grammaire historique de la Renaissance était un universel dans la même mesure que la *loi phonétique* des néogrammairiens ou que la notion d'*opposition* de la linguistique structurale.

3.1. Mais il faut distinguer *notions réelles* et *notions formelles*, c'est-à-dire notions se rapportant à l'objet d'une science et notions concernant les postulats, la méthode et les procédés de cette science. Il est bien vrai que toute théorie d'un objet réel est une interprétation, et non une copie, de la réalité et que les notions scientifiques — les réelles non moins que les formelles — n'ont leur sens précis que dans le cadre d'une théorie, mais ceci ne signifie pas que les notions réelles soient entièrement arbitraires et n'aient pas de rapports avec l'objet de cette théorie, tandis que les notions formelles sont effectivement arbitraires du point de vue de l'objet. Or, la linguistique, comme toute autre science, connaît, à côté des notions réelles, des notions formelles justifiées par ses propres exigences intrinsèques, p.ex. par des exigences d'économie, d'élégance, de simplicité, de cohérence du système de description et analyse, par la cohérence avec certains postulats, ou même par l'exigence de l'universalité de la description. Et, dans des cas particuliers, ses décisions sont souvent des décisions formelles. Ainsi, la notion de *phonème* est, certainement, une notion établie dans une certaine théorie, mais elle est une notion « réelle », elle a, ou prétend avoir, un *correlatum* dans la réalité du langage, de façon que les définitions de cette notion, ainsi que les discussions autour du phonème, se rapportent nécessairement à cette réalité⁴³. Il en est de même pour des notions telles que *verbe*, *substantif*, *phrase*, etc. Par contre, si, pour des exigences de la méthode de description, l'on admet la joncture comme phonème (segment phonématique), la notion devient, dans cette application, une notion formelle⁴⁴. De même, si, dans le cas d'une langue n'ayant que deux voyelles et ayant une structure syllabique constante du type CV, l'on décide, pour des raisons d'économie du système de description, de considérer les voyelles comme des traits distinctifs des consonnes⁴⁵, cette décision est une décision formelle, concernant la description, et non pas la langue décrite.

3.2. Nous appelons universaux de la linguistique les universaux correspon-

⁴³ Le caractère de la notion ne change pas du fait qu'on puisse dire que le phonème (c'est-à-dire son *correlatum* dans la réalité du langage) n'existe pas. En effet, ceci n'est possible que dans le cas des notions réelles. Les objets des notions formelles existent toujours: ce sont les conventions mêmes qu'elles expriment.

⁴⁴ Par conséquent, on ne peut pas être d'accord avec MM. Katz et Postal qui définissent les universaux uniquement par rapport à la linguistique: « Thus a formal universal is a specification of the form of a statement in a linguistic description, while a substantive universal is a concept or a set of concepts out of which particular statements in a linguistic description are constructed. The list of all substantive universals that the theory of linguistic descriptions makes available to particular linguistic descriptions is the stock of theoretical concepts that may be drawn upon in the construction of the rules and lexical formulations of a given linguistic description » (*An Integrated Theory*, p. 160). Dans une théorie et dans une description linguistique l'on constate aussi bien des universaux linguistiques que des universaux de la linguistique. La phrase de M. Chomsky, *Aspects*, p. 28: « The study of linguistic universals is the study of properties of any generative grammar for a natural language » est acceptable si par « grammar » l'on entend « système grammatical d'une langue » et l'on entend que ce système même est génératif, mais elle ne l'est pas si par « grammar » l'on entend la grammaire en tant que description et par « generative grammar » un type particulier de grammaire.

⁴⁵ Cf. le cas interprété dans ce sens par M. Hockett, *UL*, p. 19.

nant à des notions et à des décisions formelles de la linguistique⁴⁶. Si, p.ex., l'on constate que toutes les langues connues qui ont /ε/ ont aussi /e/ et que l'on généralise cette constatation sous forme d'une implication entre /ε/ et /e/, c'est un universel implicatif du langage. Si dans une théorie un /ε/ n'est admis que s'il s'oppose à un /e/, c'est aussi une implication, mais une implication de la linguistique. Les deux implications peuvent être formulées d'une façon identique: « Aucune langue n'a d'/ε/ si elle n'a pas d'/e/ », mais leur sens est radicalement différent. La première affirme la présence concomitante des deux phonèmes dans le langage, la seconde affirme leur présence concomitante dans l'interprétation. La première, si elle s'applique à toutes les langues, est une hypothèse: une langue qui possède /ε/ mais non pas /e/ sera, de ce point de vue, une exception. La seconde vaut dès le début pour toutes les langues, et elle est toujours vraie parce qu'elle est tautologique par rapport à la décision formelle sur laquelle elle se fonde; une langue qui possède /ε/ mais non pas /e/ ne sera pas une exception de ce point de vue: on dira qu'elle possède un seul phonème /e/ et qu'elle n'a pas /ε/, puisque son ε ne s'oppose pas à un /e/. C'est parce que la première implication constate un état de choses, tandis que la seconde n'exprime, en réalité, qu'une exigence du modèle de description, de laquelle, du reste, l'on ne peut rien déduire dans le sens empirique. Il en est de même pour une implication telle que: « Toute langue qui a des consonnes a aussi des voyelles, et vice versa » (supposé qu'elle ait aussi un sens « réel »): en tant qu'universel implicatif du langage, elle signifie que les consonnes et les voyelles s'impliquent réciproquement dans les langues; en tant qu'universel implicatif de la linguistique, elle peut signifier que consonnes et voyelles s'impliquent réciproquement dans l'interprétation: ainsi, dans le cas de notre langue hypothétique sans voyelles fonctionnelles (cf. I, 2.2.3.1.), l'on pourra dire, du point de vue d'une certaine théorie, que cette langue, n'ayant pas de voyelles, n'a pas de consonnes non plus.

4.0. Les universaux de la linguistique sont parfaitement légitimes au niveau de la linguistique, du moins dans le sens dans lequel ils sont adoptés et dans la mesure où ils sont justifiés à ce niveau; et ils n'entravent pas la recherche d'universaux du langage, s'ils ne sont pas confondus avec ceux-ci. Or, c'est justement ce qui arrive assez souvent; c'est-à-dire qu'on dit, au fond: « Les langues ont x parce que la théorie (ou la description) a (ou a besoin de) x ». Ce sont des *transitus ab intellectu ad rem* dus, en particulier, à l'identification du niveau de l'analyse conceptuelle avec le niveau historique des langues et du niveau de la description avec le niveau de l'objet décrit.

4.1. Considérons, p.ex., la thèse — souvent répétée à la suite d'Aristote — selon laquelle tout verbe contiendrait le verbe « être », de façon que *ὁ ἄνθρωπος βαδίζει* et *ὁ ἄνθρωπος βαδίζων ἐστὶ* seraient « la même chose »⁴⁷. Cette thèse a été beaucoup critiquée dans la linguistique moderne. Or, en réalité, elle peut avoir un sens très précis et, en même temps, parfaitement raisonnable, si on l'interprète au niveau de l'analyse conceptuelle, c'est-à-dire comme analyse de la notion de « verbe ». En effet, si l'on conçoit le verbe comme partie du discours qui a par excellence la fonction de transformer les « mots » en « phrase », le *dicibile* en

⁴⁶ Une analogie pourra servir à mieux préciser cette distinction. Supposé, p. ex., que toutes les plaines (ou bien les plaines définies comme telles en géographie) soient vertes, ce serait un universel « réel » des aspects de la terre, qui pourrait être établi par la géographie. Si, par contre, indépendamment de la couleur des plaines « réelles », l'on décide que toutes les plaines seront représentées par la couleur verte sur les cartes géographiques, ce sera un universel de la géographie (en tant que cartographie).

⁴⁷ Aristote, *Met.* Δ, 1017a, 26-30. Remarquons, pourtant, que chez Aristote il ne s'agit pas d'une interprétation linguistique mais uniquement du fait que ces deux expressions représentent le même type de prédication (prédication d'activité).

*dictum*⁴⁸, l'on peut bien dire que le verbe « être », dans sa fonction de copule, représente la verbalité pure et que, dans ce sens, tout autre verbe contient un signifié lexical (qu'on peut représenter par *Lex*) et le verbe « être ». Pourtant, dans ce cas, le βαδίζων qui se trouve dans l'explication de βαδίζει n'est pas le βαδίζων de la langue grecque (où βαδίζει et βαδίζων ἐστὶ ne signifient pas la même chose), mais le nom d'un signifié lexical indéterminé du point de vue catégoriel, et ἐστὶ n'est pas gr. ἐστὶ (qui a aussi d'autres fonctions), mais seulement le nom de la verbalité pure. C'est comme si l'on disait que tout verbe est *Lex* + « verbalité », dans le sens qu'on vient de définir⁴⁹. Mais l'analyse conceptuelle, en tant que telle, ne dit pas que les verbes, dans les différentes langues, « procèdent » d'une combinaison de certains éléments lexématiques avec le verbe « être » de ces langues (qui pourrait ne pas exister), elle n'affirme pas le caractère primitif du verbe « être » dans le sens glottogonique ou historique, elle n'attribue même pas le verbe à toutes les langues (si c'est un fait, ce fait doit être établi par d'autres considérations). Et, surtout, l'analyse bien comprise n'attribue pas d'existence autonome aux entités qu'elle dégage: elle « explique » tout simplement ce qui est « impliqué » dans la notion; elle ne suppose pas une synthèse de ces entités. Si, ensuite, en partant de cette analyse, on dit que le verbe « être » est partout le verbe primitif et que les verbes surgissent dans les langues par combinaison d'un lexème avec le verbe « être », c'est un universel de la linguistique historique, précisément un universel en tant qu'hypothèse, qui, pour devenir un universel du langage, doit être vérifiée et qui, on le sait bien, ne se vérifie pas⁵⁰. Si dans la description d'une langue on décide de présenter les verbes comme *Lex* + « être », c'est un universel de la description, qui devra être justifié par des exigences concernant ce niveau. Et si l'on considère que dans la langue même qu'on décrit les éléments *Lex* et « être » existent comme des entités autonomes à un certain niveau de l'intuition linguistique et que les sujets parlants, dans la « production de phrases », combinent ces entités pour en former des verbes, l'on attribue au langage un universel de la description.

4.2. C'est, *mutatis mutandis*, ce qui se présente dans une interprétation récente des noms substantifs⁵¹, selon laquelle ces noms pourraient être considérés, en grammaire générative, comme procédant de propositions relatives de la « structure de base ». Ainsi, *the man* pourrait être interprété comme un remplacement ultérieur, par transformation, d'une structure profonde du type *the one who is a man*⁵², qui constituerait un « universel du langage ». L'on peut remarquer, tout d'abord, que, motivée au début par une intuition juste à propos des noms tels que *professeur*, *linguiste*, *structuraliste* (*nomina adiecta* ou *appellationes*) — qui ont, en effet, un rapport d'affinité avec les propositions relatives et dont le com-

⁴⁸ Cf. ce qu'Aristote dit du ῥῆμα, *De Int.*, 16b, 6-7: καὶ ἔστιν αὐτὸ τῶν καθ'ἑτέρου λεγόμενων σημεῖον; et Humboldt, *Über die Verschiedenheit*, pp. 608-609.

⁴⁹ Cf. l'interprétation essentiellement exacte de Meiner, *Versuch*, pp. 80-81, dans ses définitions du verbe et de l'adjectif: « Verba, die etwas unselbständiges bezeichnen und die Copulam propositionis mit in sich schließen. Daher sie zu weiter nichts, als nur alleine zu Prädikaten gebraucht werden können... » « Adjectiva, die zwar, wie die Verba, etwas unselbständiges bezeichnen, aber nicht so, wie die Verba, eine copulam propositionis mit in sich schließen »; et Humboldt, *l.c.*

⁵⁰ En effet, le verbe « être » est « primitif » dans le sens rationnel, c'est-à-dire dans le sens qu'il est le verbe le plus simple, et non pas dans le sens historique. Historiquement, c'est plutôt le contraire qui est vrai. En général, le langage va du complexe au simple, plutôt qu'inversement. Ainsi, p. ex., l'article (actualisateur simple) est né dans beaucoup de langues par réduction de la fonction bien plus complexe des déictiques situatifs (« démonstratifs »).

⁵¹ Celle de M. Bach, *ULT*, p. 91 et ss.

⁵² La formule *the one who is a man* n'est, bien entendu, que la traduction en anglais d'une structure beaucoup plus abstraite, dans laquelle le nom substantif *man* n'est pas présent sous cette forme dans le prédicat de la proposition relative.

portement syntaxique est souvent différent de celui des noms tels que *livre*, *arbre*, *homme* (*rerum nomina* ou *nomina absoluta*)⁵³, cette interprétation arrive à annuler précisément la distinction qui constitue son point de départ. Mais, supposé que cette distinction soit récupérable à un autre niveau de l'analyse, le fait important c'est qu'il s'agit d'un universel de la linguistique, qui peut être justifié dans un certain type de grammaire, et non pas d'un universel du langage. En réalité, ce que l'interprétation en cause dit, c'est, tout simplement, qu'un nom substantif peut être considéré comme: substantivité + *Lex*. Or, dans le cas de *man*, cette formule exprime une analyse opérée par la linguistique, et non pas une synthèse « actuelle » dans le langage. En effet, dans les langues que nous connaissons, les noms — du moins les noms primaires (ce qui est aussi le cas de *man*) — sont déjà donnés; ils ne sont pas « synthétisés » par les sujets parlants au moment de la production des phrases, par combinaison de substantivité et *Lex*. S'il y a des langues dans lesquelles le signifié lexical et le catégoriel sont autonomes, et où, par conséquent, tous les noms sont « synthétisés » dans l'acte de parole, ces langues sont, de ce fait, différentes des langues dans lesquelles les noms primaires se présentent dès le début comme « catégorisés », et l'on n'a pas le droit d'annuler cette différence, en attribuant la synthèse à toutes les langues, sous prétexte que, dans les deux cas, il s'agit de signifié lexical et signifié catégoriel et en faisant abstraction du fait que le statut de ces signifiés n'est pas le même dans les deux classes de langues⁵⁴.

4.3. Une forme plus poussée de l'interprétation qu'on vient de discuter, c'est d'affirmer qu'on pourrait « dériver », en général, les mots lexématiques correspondant à des catégories verbales — les substantifs, les adjectifs, les verbes — d'une base commune indéterminée, qui pourrait être ensuite déterminée, selon les cas, comme substantif, adjectif ou verbe⁵⁵; ainsi, angl. *tall* et *tallness* pourraient être interprétés comme ayant la même base. Ceci serait en même temps, dit-on, une base plus universelle que celle des « classes lexicales », puisqu'elle supprimerait les désaccords entre les langues dans ce domaine: la même base pourrait être transformée, p.ex., en adjectif dans une langue et en verbe dans une autre langue. Or, déjà dans le cas d'une seule et même langue, cette interprétation n'est pas sans difficulté. Il est bien vrai que, dans des buts didactiques, l'on peut dire, p.ex., que le signifié lexical est celui qui est commun aux termes de chacune des séries esp. *blanco-blancura-blancuear*, *negro-negrura-negrear* et le signifié catégoriel, celui qui est différent pour chacun des termes de chacune de ces séries, mais identique pour les paires *blanco-negro*, *blancura-negrura*, *blancuear-negrear*. Mais ceci n'implique pas dans chaque cas une dérivation directe de *Lex* + signifié catégoriel, vu qu'en espagnol *blancura*, *blancuear* et *negrura*, *negrear* sont développés à partir, respectivement, de *blanco* et *negro* et impliquent ces termes en tant que déjà déterminés comme adjectifs. En anglais, on n'a pas non plus *Lex* « tall » + Adj., *Lex* « tall » + Subst., mais *tall*, Adj. → *tallness*, Subst. Et l'ordre du développement peut être différent dans des séries analogues⁵⁶. Mais ce n'est

⁵³ La distinction entre les *rerum nomina* ou *nomina absoluta* et les *appellationes* se trouve chez Vives, *De censura veri*, p. 146. Le terme *nomina adiecta* nous appartient.

⁵⁴ Il peut être vrai que l'interprétation « synthétique » des noms rend l'anglais semblable au Nootka, ce qui selon M. Bach, *ULT*, pp. 114-115, serait un progrès vers l'universalité; mais ceci n'a rien à faire avec les universaux de langage. Dans la recherche d'universaux du langage, il ne s'agit pas de rendre semblables les langues, mais de constater dans quelle mesure elles le sont effectivement; il s'agit de chercher les universaux, non pas de les adopter en supprimant ou en réduisant, dans la description, les différences entre les systèmes linguistiques. L'exigence d'universalité d'une grammaire, dans le sens descriptif, peut justifier des universaux de la linguistique, mais non pas des universaux du langage.

⁵⁵ C'est encore M. Bach qui l'affirme, *ULT*, pp. 120-121.

⁵⁶ Ainsi, p. ex., it. *vero-verità*, mais esp. *verdad-verdadero*. Ceci n'est pas sans conséquen-

qu'une difficulté marginale que l'on peut facilement résoudre, dans le cadre de la même théorie, en adoptant des transformations spécifiques pour chaque langue: ainsi, p.ex., en partant de la base indéterminée, on arriverait d'abord à *tall* et l'on passerait ensuite à *tallness*. Demandons-nous, plutôt, si la base même qu'on adopte dans cette interprétation peut être un universel linguistique. Tout d'abord, cette interprétation signifie que les mots lexématiques (primaires) peuvent être considérés, respectivement, comme: *Lex* + substantivité, *Lex* + adjectivité, *Lex* + verbalité. Ceci est parfaitement acceptable en tant qu'analyse; mais, si on considère cette analyse comme correspondant à une synthèse « actuelle » dans le langage, on a les mêmes difficultés qu'on a vues dans le cas de *man* ← *the one who is a man*, en ce qui concerne la disponibilité de ces signifiés et la possibilité de les « synthétiser » dans les différentes langues. Deuxièmement, *Lex* s'applique dans les formules ci-dessus, dans chaque cas, à un signifié lexical d'une langue donnée. Or l'organisation du signifié lexical n'est pas la même dans les différentes langues. Par conséquent, si on applique l'analyse à plusieurs langues, ou à toutes les langues, simultanément, la base commune ne peut pas être *Lex*, mais uniquement une réalité extralinguistique désignée par des lexèmes fonctionnellement différents dans les différentes langues: un *designatum*, éventuellement représenté au moyen d'un langage logique universel⁵⁷. Par conséquent, ce que l'interprétation en question dit, c'est que la même réalité peut être désignée par des catégories verbales différentes, aussi bien dans une seule et même langue que dans des langues différentes. Or, les universaux linguistiques impliqués dans cette constatation sont: 1) que toutes les langues ont des catégories verbales; 2) que les catégories verbales peuvent être différentes dans des langues différentes; 3) que l'emploi des catégories verbales ne dépend pas, en principe, de la réalité désignée. Par contre, l'identité de la réalité désignée est, par définition, un fait non-linguistique: ce n'est que le point de repère, purement négatif, par rapport auquel on considère les langues. Si l'on choisit de commencer la description des langues au niveau de la réalité désignée — ou de cette réalité considérée comme conçue par une pensée non-linguistique — et de n'aboutir aux fonctions et aux structures linguistiques qu'au moyen de transformations d'une structure de base extralinguistique, c'est une décision formelle dans un certain type de grammaire, décision qu'on peut accepter ou non, mais qui ne peut justifier aucun universel linguistique. Elle signifie simplement que, dans ce type de grammaire, le langage et les langues — avec leurs identités et leurs différences — n'apparaîtront qu'à un niveau ultérieur de la description. L'on peut observer encore que les signifiés catégoriels ne sont pas indifférents eux non plus; ils correspondent à des différences « in der Weise der Erfassung »⁵⁸, dans la façon de concevoir et de présenter linguistiquement la réalité objective, et ils ne peuvent pas être présentés comme

ces pour la « production des phrases »: cf., en effet, it. *un vero amico* - esp. *un verdadero amigo*, mais it. *È vero* - esp. *Es verdad*.

⁵⁷ Cette difficulté se présente, du reste, aussi dans le cas de *man* ← *the one who is a man*. S'agit-il, p. ex., de *homo*, *Mensch* ou de *vir*, *Mann*? Certains lexèmes peuvent être identiques, du point de vue de la désignation, dans des langues différentes (ils peuvent délimiter les mêmes réalités extralinguistiques); mais on ne le sait pas d'avance et, en tout cas, cette possibilité ne peut pas être supposée pour tous les lexèmes de toutes les langues: au contraire, elle est assez limitée.

⁵⁸ Husserl, *Erfahrung und Urteil*, p. 249. — M. Bach, *ULT*, p. 122, considère que son interprétation des « classes lexicales » constitue en même temps une réfutation de l'hypothèse de « Humboldt-Sapir-Whorf ». Mais on ne pourra pas être d'accord. L'hypothèse de Whorf (laquelle, pourtant, ne peut pas être attribuée sans restrictions à Humboldt, chez qui le pôle de l'universalité n'est pas moins accentué que celui du caractère « individuel » de chaque langue) est, en effet, fautive. Mais on ne peut pas la réfuter en séparant réalité désignée et signifié catégoriel et en adoptant une structure de base non-linguistique, puisqu'elle se réfère à la pensée linguistique (c'est-à-dire, à la pensée linguistiquement organisée) et que, de ce point de vue, si la même réalité est désignée dans une langue par un adjectif et dans une autre langue par un verbe, ces deux langues ne disent pas « la même chose » (cf. n. 69).

des transformations « asémantiques » d'une structure de base identique. En tout cas, la recherche d'universaux linguistiques ne commence que là où commencent le langage et les langues. Ce n'est qu'à ce niveau qu'on peut raisonnablement se demander, p.ex., dans quelle mesure les langues ont les mêmes catégories verbales et dans quelle mesure les mêmes faits de la réalité sont désignés par les mêmes catégories dans des langues différentes.

4.4.0. Du reste, les notions mêmes de « structure profonde » et de « transformation », du moins dans le sens dans lequel elles sont employées le plus souvent dans la linguistique actuelle, appartiennent au domaine des universaux de la linguistique, et non pas à celui des universaux du langage.

4.4.1. En effet, si par « structure profonde » l'on entend la structure sémantique des rapports syntaxiques, qui ne coïncide pas avec les rapports dans la chaîne parlée (laquelle, du reste, étant une ligne, est un « ordre », et non pas une structure), c'est évidemment un universel du langage. Mais il n'y a pas de structure syntaxo-sémantique commune à une phrase active et à son équivalent passif. Dans ce cas, il s'agit d'une équivalence extralinguistique, dans la désignation. Or, la profondeur des langues ne va pas au-delà de la structure de la signification. Si, dans ce cas aussi, l'on parle d'une structure profonde, c'est un universel de la linguistique, adopté pour résoudre certains problèmes d'un certain type de grammaire⁵⁹. Dans un autre type de grammaire, l'on pourra soutenir que c'est précisément la structure sémantique qui est plus « profonde » et qu'elle est primaire par rapport à la désignation. Il en est de même si, dans une théorie, l'on affirme que l'adjectif épithète « procède » de l'adjectif attribut et que l'expression *le ciel bleu* implique de quelque façon l'affirmation « le ciel est bleu ». Dans une autre théorie, l'on pourra soutenir, avec de bonnes raisons, que c'est plutôt *le ciel est bleu* qui « procède » de *le ciel bleu* et que l'analyse *le ciel-bleu* — la séparation linguistique de la qualité inhérente à une « substance » — est condition nécessaire de la synthèse (ré-attribution de la qualité à la « substance ») que cette phrase représente. Et l'on pourra trouver aussi des arguments purement syntaxiques en appui de cette thèse (par ex., qu'il y a effectivement des constructions attributives Subst. -Adj., dans lesquelles le verbe *être* est absent et qui ne coïncident pas avec les constructions dans lesquelles l'adjectif fonctionne comme épithète).

4.4.2. En ce qui concerne les transformations — si l'on exclut les transformations nécessaires pour passer de la structure syntaxo-sémantique à la chaîne parlée — il faut distinguer transformations « réelles » et transformations appartenant à la technique de la linguistique. Les transformations « réelles » sont des procédés de langue qui se révèlent dans la structure paradigmatique des systèmes linguistiques. Ainsi, p.ex., fr. *beauté* est, dans son contenu, une transformation par substantivation de *beau-belle* en fonction prédicative; en effet, le produit final *beauté* (« le fait d'être beau-belle ») contient la base lexicale de départ (« beau-belle »), la fonction prédicative (« être ») et le résultat de la substantivation (« le fait de »). On peut en dire autant des procédés de subordination ou, encore, du rapport génétique de contenu entre un « génitif » sémantique du

⁵⁹ Si par « structure de base » l'on entend structure sémantique proprement dite (structure du contenu linguistique) et par « structure superficielle », les procédés de l'expression, on peut douter de l'affirmation de M. Chomsky, *Aspects*, p. 117, selon laquelle « much of the structure of the base is common to all languages ». Selon notre expérience, les langues ne sont pas moins différentes en ce qui concerne l'organisation de leur contenu qu'en ce qui concerne leurs procédés d'expression. C'est tout autre chose si par structure de base l'on entend une structure non-linguistique ou « prélinguistique » (la structure de la « parole non-organisée »).

pronom personnel et l'adjectif possessif⁶⁰. Dans la mesure où de tels procédés existent dans toutes les langues, l'on pourra bien parler d'universaux du langage. En revanche, il n'y a pas de procédés de langue pour transformer une proposition active en son équivalent passif ni, naturellement, pour passer d'une structure profonde commune (qui n'existe pas comme structure linguistique) à l'actif ou au passif: dans ce cas il s'agit d'un choix de la parole qui peut s'effectuer dans l'un ou dans l'autre sens. Et il n'y a pas de transformation « réelle » dans le cas de l'adjectif attribut et de l'adjectif épithète: ici il s'agit d'un rapport entre des fonctions analogues dans des paradigmes syntaxiques différents. Si, dans ce cas aussi, l'on adopte des transformations ce sont des opérations de la linguistique.

4.4.3. Tout ceci ne signifie naturellement pas qu'il ne soit pas légitime de parler de « structure profonde » et de « transformation » dans un sens assez proche de celui dans lequel on le fait couramment. Nous ne discutons pas ici le caractère adéquat de ces notions ni leur utilité opérationnelle dans un certain type de grammaire. C'est une tâche qui revient à la théorie de la grammaire, laquelle pourra éventuellement conclure qu'une grammaire « synthétique » (cf. II, 2, 2.3.2.) a effectivement besoin de ces notions. Mais la métathéorie des universaux doit constater qu'il s'agit, dans ces cas, d'universaux de la linguistique, et non pas d'universaux du langage.

5. Remarquons finalement que la recherche d'universaux n'aurait pas de sens s'il s'agissait simplement des notions et opérations de la linguistique (cf. n. 44): on n'aurait pas besoin de chercher les universaux dans le langage; il suffirait de les constater dans la linguistique, et l'on obtiendrait autant de listes différentes d'universaux qu'il y a de formes différentes de la linguistique. Du reste, ces listes n'auraient aucune utilité en ce qui concerne les différents types d'universaux, vu qu'il s'agirait toujours d'universaux dans le sens conceptuel (cf. I, 2.1.1.) et que, dans ce sens, une notion telle que « pluriel inclusif » n'est pas moins universelle que, p.ex., celle de « catégorie verbale ». Mais, évidemment, le but de la recherche d'universaux ne peut pas être celui de confectionner un lexique de la terminologie et un répertoire des techniques de la linguistique. Par contre, il peut être utile de dresser un catalogue de tous les traits que la linguistique a considérés ou considère comme des propriétés générales du langage ou des langues. Mais, dans ce cas aussi, l'on aurait, à côté d'une série d'universaux du langage, des universaux imposés au langage par telle ou telle forme de la linguistique, à cause des confusions de plans qu'on vient de signaler. En particulier, la grammaire universelle tend, de par sa nature, à imposer des universaux au langage et à adopter des universaux non-linguistiques⁶¹.

2. Universaux, contenu de pensée, désignation

1.0. Dans la discussion des universaux « de la linguistique » nous avons eu l'occasion de signaler que les universaux du langage il ne faut pas les chercher

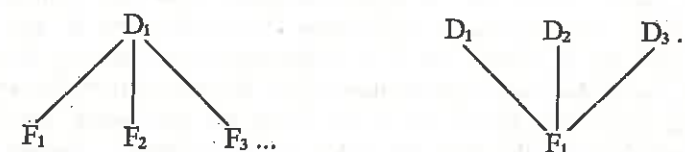
⁶⁰ Dans ce sens Nebrija, *Gramática*, III, 8, considère esp. *mío, tuyo* comme des « dérivés » de *de mí, de ti*. En ceci il suit, du reste, l'interprétation donnée par Priscien pour le latin.

⁶¹ En effet, la grammaire « universelle » n'est qu'à ce prix. Par grammaire universelle, nous entendons ici la grammaire qui prétend être universelle en tant que description concrète, en adoptant, du moins à un certain niveau, la même description pour toutes les langues, et qu'il vaudrait mieux appeler exclusivement *grammaire générale*. Mais, naturellement, toute grammaire est universelle en tant que théorie des notions grammaticales et en tant que modèle de grammaire valable pour n'importe quelle langue. Si le modèle même est du type « général », ce modèle est soumis aux restrictions concernant ce type dans la description concrète,

dans la réalité désignée mais dans les fonctions linguistiques elles-mêmes (cf. II, 1.4.3.). En effet, du point de vue linguistique, il faut distinguer nettement universalité des *designata* et universalité des *significata*.

1.1.1. Le *designatum* est la réalité extralinguistique (réalité expérimentée, imaginée ou pensée) à laquelle un signe ou une construction d'une langue s'appliquent dans l'acte de parole. Le *significatum* ou « signifié » est le contenu d'un signe ou d'une construction d'une langue en tant que donné dans cette langue même⁶². Entre les signes ou les constructions d'une langue et la « réalité » à laquelle ils s'appliquent il y a rapport de désignation; entre les signifiés, il y a rapport de signification. La distinction entre réalité désignée et signifié est, du reste, bien connue en ce qui concerne les signes lexicaux. Ainsi, on sait bien que fr. *noir* et lat. *niger* peuvent, dans un acte de parole déterminé, désigner exactement la même couleur, mais que le signifié n'en est pas identique, puisque *niger* signifie « noir brillant », s'opposant en latin à *ater*, « noir opaque ». Mais la même distinction doit être faite aussi pour les constructions et fonctions grammaticales. Ainsi, si dans les situations dans lesquelles le latin emploie des expressions du type *homines dicunt*, une autre langue n'emploie que des expressions du type *homo dicitare*, cette langue désigne bien la « pluralité » réelle, mais elle n'a pas de « pluriel » (du nom) en tant que signifié ou fonction sémantique⁶³. Entre le latin et notre langue hypothétique il y a, dans ce cas, identité de désignation, mais non pas de signification.

1.1.2. La même désignation peut correspondre à plusieurs fonctions sémantiques et, au contraire, la même fonction sémantique peut correspondre à plusieurs désignations; ceci, aussi bien dans une seule et même langue que dans des langues différentes. C'est-à-dire que l'on peut constater les relations suivantes:



Ainsi, la désignation « instrumentale » de la construction fr. *avec x*, qu'on constate dans des phrases telles que *je coupe le pain avec le couteau*, peut être exprimée en français par d'autres fonctions sémantiques (p.ex.: *au moyen d'un couteau, en utilisant un couteau* etc.) et, au contraire, la construction *avec x*, peut entrer dans d'autres rapports de désignation (p.ex.: *avec du sucre, avec un ami, avec inquiétude* etc.). La même désignation « instrumentale » s'exprime en latin par la

mais non pas sur le plan théorique, puisque ce modèle aussi s'offre pour toute langue possible: le fait qu'il ne soit pas applicable affecte sa généralité, mais non pas son « universalité ». Ceci signifie que la grammaire est universelle dans le sens de l'universalité (conceptuelle ou essentielle), mais qu'elle ne peut pas l'être dans le sens de la généralité empirique (cf. I, 2.1.1.). Ainsi, la grammaire de Port-Royal ou celle de Meiner sont parfaitement valables, en principe, en tant que théories grammaticales, mais foncièrement fausses en tant que grammaires générales; par contre, la grammaire universelle de J. Harris (*Hermes: or, a Philosophical Inquiry Concerning Language and Universal Grammar*, Londres 1751) est presque entièrement valable, étant donné qu'elle est presque entièrement une théorie du langage et des fonctions grammaticales. Dans le sens de la généralité empirique, la grammaire ne peut être « universelle » que dans la mesure dans laquelle il y a effectivement des universaux empiriques généraux (existant dans toutes les langues). Mais, à cet égard, c'est la grammaire « universelle » (c'est-à-dire: générale) qui dépend de la recherche concernant les universaux, non pas inversement.

⁶² Cf. « Bedeutung und Bezeichnung », p. 105.

⁶³ Nous réservons l'adjectif « sémantique » aux rapports de signification; ainsi « fonction sémantique » signifie « fonction se trouvant dans un rapport sémantique donné dans une langue donnée ».

fonction « ablatif » (*cultrō*), en russe par la fonction « instrumental » (*nožem*), en allemand — comme en français — par un « co-présentiel »⁶⁴ (*mit einem Messer*), mais l'ablatif du latin, le co-présentiel de l'allemand et même l'instrumental du russe peuvent être employés aussi dans d'autres rapports de désignation dans chacune de ces langues⁶⁵. De la coïncidence dans la désignation dans un cas particulier l'on ne peut, par conséquent, rien déduire en ce qui concerne l'identité des fonctions sémantiques.

1.1.3. La distinction entre « réalité désignée » et « signifié » (fonction sémantique) coïncide, au fond, avec la distinction établie, à la suite de Humboldt, par H. Steinthal entre « contenu de pensée » (*Denkinhalt*) et « forme intérieure du langage » (*innere Sprachform*)⁶⁶. En fait, la fonction instrumentale de la construction fr. *avec x*, dans le cas de *je coupe le pain avec le couteau*, peut être considérée comme « pensée »; mais elle n'est pas exprimée par une fonction sémantique qui lui corresponde: du point de vue linguistique, elle est subsumée sous une fonction beaucoup plus générale. On pourrait mieux parler de « matière de la pensée », dans la mesure dans laquelle il s'agit d'une pensée « prélinguistique » non formée par une fonction sémantique d'une langue donnée, d'un fait de « parole non-organisée », qui pourrait s'exprimer par de différentes fonctions sémantiques d'une seule et même langue, ou aussi dans des langues différentes.

1.2. Il en est de même si la réalité désignée est considérée comme pensée par une pensée post-linguistique (c'est-à-dire rendue indépendante des fonctions sémantiques des langues) et qu'on la représente, p.ex., au moyen d'une notation logique. Du point de vue du langage, un « langage logique », dans la mesure où il se présente comme universellement valable et fait abstraction des fonctions sémantiques des langues dites « naturelles » (et qui, du reste, sont les seules langues qui existent), est un système désignatif qui, par rapport aux signifiés linguistiques, se trouve au même niveau que la réalité désignée: c'est une « image » de cette réalité. En effet, une notation « symbolique » est telle dans le sens propre du terme: elle présente la réalité, elle la « symbolise », mais elle ne la signifie pas. La différence entre des images proprement dites de situations réelles comme celles qu'on désigne, p.ex., par *Pierre bat Paul*, *Pierre est plus grand que Paul* et des notations symboliques telles que *Ag - Act - Obj* (« Agent - Action - Objet »), *A > B*, est donnée par la généralité de ces dernières, par le fait que ces notations valent pour toutes les situations de ces types. On peut en dire autant des notations symboliques moins élémentaires que celles de nos exemples: ce sont toujours des schémas généraux de la désignation, des reproductions généralisées de la réalité désignée.

1.3. Par conséquent, dans ce qui suit, nous parlerons simplement de « désignation » et de « réalité désignée » (*designatum*), sans faire la distinction — nécessaire à d'autres égards — entre pensée prélinguistique, réalité extralinguistique en tant que telle et réalité considérée comme pensée par une pensée logique: du point de vue du langage, il s'agit toujours de la « matière » des fonctions sémantiques.

2.1.1. Or, dans les recherches linguistiques de beaucoup de logiciens ainsi que dans certains courants de la linguistique actuelle, surtout dans la grammaire générative, et tout particulièrement dans la grammaire générative qui adopte com-

⁶⁴ Ce « co-présentiel » n'est pourtant pas tout à fait identique au co-présentiel du français.

⁶⁵ Cf. « Bedeutung und Bezeichnung », pp. 117-118.

⁶⁶ Cf., en particulier, *Die Classification*, pp. 61-62: « Es ist also zwischen dem, was von den Menschen vermittelt ihrer Sprache und dem, was von der Sprache selbst ausgesagt wird, was in ihr an und für sich selbst liegt, wohl zu scheiden ».

me « structure de base » une structure dite « sémantique » (en réalité: structure du *designatum*), l'on se situe, dans la considération des langues, précisément du point de vue de la désignation. Apparemment on le fait souvent à l'intérieur d'une seule et même langue; ainsi, lorsqu'on établit des structures profondes communes, dans chaque cas, p.ex., pour *Caesar Pompeium vicit - Pompeius a Caesare victus est*, *A ist größer als B - B ist kleiner als A*, *La porte est ouverte - La porte n'est pas fermée*. Mais, puisque dans tous ces cas les structures profondes en question sont tout simplement les *designata*, on peut facilement les appliquer à plusieurs langues à la fois ou même, en principe, à toutes les langues; et, en grammaire générative, on s'en est, du reste, bientôt aperçu. Dans ce sens, les langues à construction ergative dans lesquelles on dit à peu près ce qu'on pourrait expliquer en allemand par: 1) « *es schläft ihn* »; 2) « *es schlägt ihn* »; 3) « *es schlägt ihn von seiten von Paul* », dans les situations dans lesquelles le français dit: 1) *il dort*; 2) *on le bat*, *il est battu*; 3) *Paul le bat*, *il est battu par Paul*, ont naturellement la même « structure profonde » que des langues à construction « subjective », puisque les situations désignées dans l'un et dans l'autre cas sont les mêmes. Il a été déjà observé qu'on peut adopter la même « structure profonde » pour des expressions telles que *A is taller than B - A surpasses B in tallness*, aussi bien dans une seule et même langue que dans des langues différentes qui, éventuellement, ne connaissent qu'une seule de ces possibilités⁶⁷; et l'on peut évidemment aller plus loin et attribuer la même structure de base aussi à des langues africaines qui disent, dans des cas analogues, « *A est grand, il dépasse B* », ou même à telle langue australienne qui dit « *A est grand, B est petit* »⁶⁸, étant donné que dans tous ces cas il s'agit d'un *designatum* du type *A > B*. Aussi ces structures de base sont-elles présentées comme des « universaux du langage » par les linguistes qui les adoptent⁶⁹.

2.1.2. Le fait même que, pour établir des structures profondes, on utilise la technique des périphrases est révélateur en ce qui concerne le point de vue qu'on adopte dans cette opération. En effet, les périphrases correspondent à des équivalences dans la désignation: à des « synonymes cognitifs », non pas à des synonymes linguistiques⁷⁰. Par rapport à la désignation, une traduction dans une

⁶⁷ Cf. ce que dit M. Bach, *ULT*, pp. 121-122.

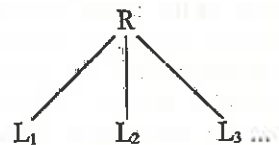
⁶⁸ Nous tirons ces exemples de Greenberg, *UL*, p. 69.

⁶⁹ M. Householder, p. 42, observe à propos des structures profondes adoptées par des générativistes dans les derniers temps: « And how does it mean any more than to say 'Anything that can be expressed in one language can be expressed in any other' ? » Nous dirions plutôt: « Tout ce qui est désigné par une langue peut être désigné aussi par une autre ». En effet, si une langue dit *puer aegrotus est* et une autre langue ne dit que quelque chose comme « *puer aegrotat* », celle-ci désigne la même réalité que la première, mais, à la rigueur, elle n'exprime pas la même chose. En principe, les langues parlent des mêmes choses, mais elles n'en disent pas « la même chose ». Quant à la possibilité de dire effectivement « la même chose », cette possibilité existe, et elle est même très vaste, mais elle n'est pas absolue. Si une langue fait une distinction qu'une autre ne fait pas, cette dernière peut faire la même distinction en ajoutant des déterminations supplémentaires; ainsi pour lat. *ater* on peut dire en français *noir opaque*. Mais le contraire n'est pas vrai. Dans la forme du latin dans laquelle on distingue *ater* et *niger*, on ne peut pas dire simplement « noir ». De même, si, pour la réalité désignée par fr. *il dort*, une langue ne dit que « *es schläft ihn* », elle ne peut pas dire « *il dort* ». L'on peut bien, dans de tels cas, expliquer dans une langue ce que l'autre dit; en latin on peut expliquer que fr. *noir* correspond à *ater-niger* sans distinction de luminosité; en allemand on peut expliquer par *es schläft ihn* ce qu'une langue à construction ergative dit pour allem. *er schläft*; mais c'est du métalangage: ce n'est plus tout simplement « langue », c'est de la linguistique.

⁷⁰ Observons, encore, que, le plus souvent, on parle d'équivalences de phrases. Mais, puisqu'il s'agit de situations désignées, ce sont, en réalité, des équivalences de textes ou du moins, de phrases employées en tant que textes tout entiers. Le cas n'est pas rare qu'à une phrase d'une langue en correspondent plusieurs dans une autre; cf. le rapport entre allem. *er holt Wasser*, it. *va a prendere dell'acqua* et les expressions des langues qui disent, dans ce cas, « *il va, prend, apporte de l'eau* », ou bien aussi l'exemple *A est plus grand que B* — « *A est grand, il dépasse B* ».

autre langue est aussi une « périphrase », et une périphrase dans la même langue n'est qu'une traduction « interne ». Ceci signifie que ce sont, précisément, les rapports de désignation, et non pas les fonctions sémantiques des langues qu'on a en vue. Et le fait que, pour représenter les structures profondes l'on ait souvent recours à une notation symbolique, est également symptomatique à cet égard.

2.2.1. Aussi bien dans la linguistique fonctionnelle que dans le cas des courants en question de la linguistique actuelle, il s'agit, au fond, du rapport réalité - langues:



Mais, tandis que dans la linguistique fonctionnelle on s'est efforcé surtout de montrer que les langues sont différentes par rapport à la réalité identique qu'elles désignent (qu'elles n'analysent pas de la même façon la réalité désignée), dans une partie de la linguistique actuelle on a fait de grands efforts et on a développé toute une technique pour montrer qu'en dépit des différences entre les langues la réalité désignée est, cependant, la même. C'est-à-dire qu'on affirme tout simplement ceci: les systèmes L_1 , L_2 , L_3 etc. ne sont pas, au fond, différents, puisqu'ils sont tous rapportables au plan de R. Par ceci, on aurait découvert une base universelle du langage et on aurait dépassé la linguistique fonctionnelle qui, elle, n'aurait pas su la découvrir.

2.2.2. Or, évidemment, les efforts auxquels on fait allusion manquent leur but, ils sont vains et leur résultat est tautologique. Ils manquent leur but parce que — entrepris pour montrer que les analogies des langues sont plus nombreuses de ce qu'on ne pense — ils aboutissent à montrer que les langues coïncident dans la désignation. Mais ceci n'est pas la même chose que de montrer des analogies entre les langues. Les analogies peuvent être constatées uniquement sur le plan de L_1 , L_2 , L_3 etc., non pas sur le plan de R, qui est la base commune de référence par rapport à laquelle on établit aussi bien les analogies que les différences entre les langues. Le plan de R, quelle que soit la façon dont on le conçoit (pensée prélinguistique, réalité objective, pensée « universelle ») est par définition extérieur aux langues, puisqu'il n'est pas encore (ou n'est plus) L_1 , ni L_2 , ni L_3 etc. Plus encore: ce plan est extérieur au langage tout court; en effet, on pourrait le manifester au moyen d'un autre système expressif (musique, peinture, gestes) et, dans ce sens, le doigt tendu vers la porte et *Sortez! Fuori! Hinaus!* auraient la même structure profonde. Les efforts en cause sont vains, parce que, avec un étalage extraordinaire d'énergie et de talent, ils aboutissent, après de longs détours, à démontrer que dans les langues on parle de la même réalité, ce qui est concédé d'avance. Finalement, leur résultat est tautologique, parce que — étant donné que la structure de base qu'on adopte est extralinguistique — il signifie simplement que les langues ne sont pas différentes en vertu de la réalité qu'elles désignent (ou de la « matière » qu'elles organisent), mais uniquement en tant que langues.

2.3.1. Tout ceci ne veut pas dire que la réalité désignée n'ait pas d'importance, ni qu'elle puisse être ignorée. Au contraire. Elle n'appartient pas au langage, mais, précisément de ce fait, elle est le point de repère nécessaire pour toute considération sémantique du langage, dans la pratique et dans la science. Dans

l'analyse sémantique d'une langue, l'on doit se rapporter à la réalité désignée pour pouvoir constater de quelle façon cette langue l'analyse, c'est-à-dire, quels sont les traits de la réalité adoptés comme traits distinctifs de ses signifiés. Décrire une langue « de son propre point de vue » ne signifie pas ignorer les rapports qui s'établissent entre cette langue et la réalité, mais uniquement décrire cette langue du point de vue de son analyse de la réalité, et non pas comme système désignatif, c'est-à-dire, du point de vue d'une analyse non-linguistique de cette même réalité. Pour la même raison, la considération de la réalité (ou du « contenu de pensée ») s'impose dans la traduction, dans l'apprentissage des langues et dans la comparaison sémantique entre les langues. Dans la traduction, on ne passe pas directement d'une langue L_1 à une langue L_2 — ce qui, du reste, n'est pas possible, puisque les signifiés, dans la mesure où ils appartiennent à une langue donnée, ne sont pas « traduisibles » —, mais uniquement à travers le plan de R: en effet, il s'agit, dans la traduction, de désigner, au moyen de fonctions sémantiques de L_2 , les mêmes « réalités » désignées par des fonctions sémantiques de L_1 dans un texte déterminé. Dans l'apprentissage d'une langue L_2 à partir d'une langue L_1 , il s'agit de découvrir les analogies et les différences que L_2 présente, par rapport à L_1 , dans sa propre analyse de la réalité. Et dans la comparaison sémantique des langues, il faut montrer, précisément, de quelle façon la même réalité est analysée dans des langues différentes.

2.3.2. Les équivalences de la désignation à l'intérieur d'une seule et même langue — du type *A est plus grand que B ~ B est plus petit que A*, *A voit B ~ B est vu par A* — ne sont pas sans importance non plus. A la connaissance d'une langue appartient aussi la connaissance des ressources sémantiquement différentes qu'elle offre pour la désignation des mêmes « réalités ». Dans la grammaire traditionnelle, ceci n'est pas ignoré; ainsi, dans toute grammaire scolaire du latin l'on trouve p.ex., les différentes possibilités que le latin a pour l'expression de la « finalité » et des équivalences telles que (*legati venerunt*) *ut pacem peterent ~ qui pacem peterent ~ ad pacem petendam ~ pacem petentes ~ pacem petituri ~ pacem petitum* etc. La grammaire fonctionnelle, à cause de son point de vue analytique, a été nécessairement portée à négliger l'examen de cet aspect des langues. En effet, c'est la tâche d'un autre type de grammaire, à savoir, de la grammaire « synthétique » (ou onomasiologique), qui part de la désignation, du « contenu de pensée » à exprimer, et aboutit à l'expression dans une langue donnée. Il est vrai qu'en partant de la désignation on arrive à produire, comme on dit, « toutes les phrases correctes d'une langue » en passant par les fonctions sémantiques de cette langue, mais sans considérer ces fonctions, et même sans pouvoir les considérer⁷¹, et, par conséquent, sans pouvoir dire pourquoi les mêmes réalités peuvent être désignées par des expressions différentes, et des réalités différentes par des expressions identiques, ce que tout sujet parlant de la langue en question sait parfaitement, bien que d'une façon intuitive. Il s'ensuit que la grammaire qui part de la désignation pour produire « toutes les phrases correctes d'une langue » — si elle se présente comme description intégrale et exclusive de cette langue — n'est pas adéquate et ne correspond pas à l'intuition des sujets parlants. En effet, ceux-ci ne parlent pas de la réalité tout court, mais d'une réalité déjà organisée par leur langue, et il s'agit pour eux de former des phrases d'accord avec les distinctions et les fonctions de cette langue. Mais il ne s'ensuit pas que la grammaire « synthétique » soit superflue. En réalité, elle est nécessaire, mais elle

⁷¹ En effet, les limites des fonctions n'apparaissent pas dans chacune des phrases, mais uniquement dans la paradigmatique de la langue. Ainsi, les limites de la fonction fr. « avec x » ne sont pas du tout évidentes dans la phrase *je coupe le pain avec le couteau*.

n'a du sens qu'à côté de — et par rapport à — la grammaire « analytique » (ou sémantique), qui établit les paradigmes fonctionnels de la langue en question⁷².

2.4. L'erreur, ce n'est pas, par conséquent, de se rapporter à la réalité désignée. L'erreur, c'est d'adopter le point de vue de la réalité désignée comme point de vue exclusif, de considérer cette réalité comme un niveau des langues et de lui attribuer des « universaux du langage ».

3.0. Ceci implique que les universaux mêmes de la désignation doivent être établis dans le langage et du point de vue des fonctions linguistiques, non pas le contraire. Un universel de la désignation est un rapport « général » (existant dans toutes les langues) entre une fonction linguistique et une « réalité » désignée.

3.1. Sous une première forme, très générale (« toutes les langues ont quelque chose pour désigner la réalité x »), ce rapport n'implique pas de délimitation identique dans la désignation et dans la signification: la même fonction sémantique pourrait correspondre aussi à d'autres réalités et la même réalité pourrait correspondre à plusieurs fonctions. Ainsi, p.ex.: « toutes les langues ont une fonction lexicale pour désigner la main »; mais la désignation de la main pourrait être subsumée sous une fonction plus générale ou, au contraire, être répartie entre plusieurs fonctions. Dans ce sens, la recherche d'universaux de désignation ne paraît pas promettre beaucoup, puisque, dans ce cas — du moins s'agissant de la réalité connue par tous les êtres humains —, il est probable que le seul universel possible soit, précisément, l'universel générique qu'on vient de formuler⁷³. L'on a affirmé, p.ex., que la possessivité est exprimée dans toutes les langues. Mais, tout d'abord, il s'agit d'une catégorie assez mal définie. Si l'on considère un type particulier de possessivité (« le fait d'être propriétaire d'un bien matériel ou spirituel »), l'on constate que — sauf dans les langages « techniques » — ce type n'est pas exprimé en tant que tel dans les langues romanes, slaves et germaniques, où il est subsumé sous une fonction beaucoup plus générale (à peu près: « connexion réelle ou conceptuelle, en tant que dépendance ou interdépendance »). Ainsi, en français et en allemand, les « possessifs » (le verbe « avoir », les adjectifs possessifs) apparaissent, en principe, pour tous les types de cette connexion et les différences d'emploi concernent uniquement la distinction entre « dépendance » ($x \rightarrow y$: « y dépend de x ») et « interdépendance » ($x \leftrightarrow y$: « y dépend de x et x dépend de y ») et, à l'intérieur de la « dépendance », la distinction entre « rapport vu dans la perspective de x » / « rapport vu dans la perspective de y »⁷⁴.

⁷² Gabelentz, qui établit la distinction entre grammaire synthétique et grammaire analytique (*Die Sprachwissenschaft*, p. 84 et ss.), observe, précisément, que la grammaire de toute langue doit être faite deux fois: « die Sprachen wollen synoptisch, einmal in Rücksicht auf ihre Erscheinungen, und dann in Rücksicht auf ihre Leistungen beurtheilt werden » (*ibid.*, p. 479).

⁷³ L'on pourrait, tout au plus, établir des universaux négatifs; mais leur nombre est par définition infini.

⁷⁴ Des expressions telles que: *Pierre a des yeux*, *Cette main a des doigts*, *Paul a un père* etc., paraissent étranges à première vue, mais ce n'est que parce qu'elles affirment ce qu'on sait déjà par la « connaissance générale de la réalité ». En effet, il suffit que cette réalité ait été niée ou mise en doute, ou qu'elle soit présentée comme extraordinaire, pour que ces expressions deviennent parfaitement normales (ainsi: *Cette main n'a pas de doigts* — *Si, elle a des doigts*). Du reste, il y a toute une série de contextes dans lesquels ces expressions peuvent se présenter; cf. « Bedeutung und Bezeichnung », pp. 113-114. Parmi les verbes qui expriment la « possessivité de dépendance », allem. *gehören*, employé avec le datif sans préposition, est le plus souvent limité à la possessivité en tant que rapport de propriété (*Das Haus gehört dem Lehrer*), tandis que fr. *appartenir* n'est pas soumis à cette limitation (cf. *Les mains appartiennent au corps*); mais en allemand l'on a aussi, p. ex., *der Tugend gehört Belohnung*, « il convient que la vertu soit récompensée ».

D'autre part, il est possible qu'il y ait des langues qui délimitent, précisément, « le fait d'être propriétaire de x » ou, même, qui distinguent de différents types du « fait d'être propriétaire de x ».

3.2.1. Dans un sens plus strict, un universel de la désignation serait une correspondance constante entre réalité désignée et fonction sémantique, c'est-à-dire, une implication réciproque générale entre la même réalité désignée et une fonction sémantique déterminée. A cet égard, l'on peut distinguer trois cas possibles: 1) que les fonctions coïncident constamment dans la désignation tout en étant de nature sémantique différente (ce serait p.ex. le cas d'une fonction exclusive pour désigner « l'état de maladie », mais exprimée, selon les langues, par un adjectif, par un substantif ou par un verbe); 2) qu'entre les fonctions en cause il y ait aussi identité de nature sémantique; 3) que ces fonctions soient analogues aussi dans leur expression matérielle. La probabilité de ces cas décroît rapidement de 1) à 3).

3.2.2. Mais, à cet égard, il y a une autre possibilité qui nous paraît beaucoup plus importante, à savoir, qu'il y ait coïncidence dans la désignation pour plusieurs fonctions prises ensemble, pour des « paradigmes », en dépit des différences entre les fonctions à l'intérieur de chaque paradigme. En effet, lorsqu'on dit, p.ex., que lat. *ater* — *niger* correspondent à fr. *noir*, l'on entend que *ater* et *niger* pris ensemble désignent précisément la réalité désignée par fr. *noir*; sans ceci, la comparaison n'aurait pas de sens. De même, lorsqu'on compare certains champs lexicaux — p.ex., it. *fiume-ruscello* / fr. *fleuve-rivière-ruisseau*, ou bien les adjectifs désignant la température, les noms de couleurs de différentes langues —, l'on admet implicitement que ces champs, considérés dans leur ensemble, coïncident dans la désignation, bien que cette coïncidence n'existe pas pour chacun des lexèmes qu'ils comprennent. Or, dans la grammaire aussi il y a des « champs » (les « champs » lexicaux ne sont, du reste, que des paradigmes du lexique); p.ex., les systèmes de déictiques, les systèmes de personnes, etc. Et la possibilité existe d'établir des « champs » dans le même sens pour des structures syntaxiques complexes. Les paradigmes des niveaux supérieurs de structuration grammaticale sont, malheureusement, assez mal connus, étant donné l'état déplorable des études de syntaxe fonctionnelle proprement dite. Mais c'est dans ce sens, nous semble-t-il, plutôt qu'en ce qui concerne les fonctions particulières, que d'importantes possibilités s'ouvrent à la recherche d'universaux de la désignation.

Conclusions

« Toutes les langues sont différentes les unes des autres » - « Toutes les langues sont construites selon les mêmes principes et sont, dans ce sens, identiques » sont deux affirmations contraires, mais non pas contradictoires. En effet, les langues ne sont pas différentes dans le même sens dans lequel elles sont analogues, et les différences ne concernent pas le même niveau que les analogies de principe. Les langues sont différentes dans leur organisation sémantique et matérielle, mais elles sont toutes construites en vue de la même fonction générale et sont toutes des réalisations historiques de ce que déjà Humboldt et Steinthal appelaient « l'idée de langue ». En outre, il y a dans les langues des analogies qui vont au-delà de l'universalité essentielle, c'est-à-dire des analogies non exigées par l'idée même de « langue » pour toute langue possible. C'est pourquoi la recherche d'universaux linguistiques est importante et s'annonce comme fructueuse, précisément, surtout dans le sens dans lequel les langues sont en principe différentes. Ce sont ces ana-

logies qui pourront nous révéler quelles sont les normes nécessairement suivies ou librement adoptées par tous les sujets parlants dans leur activité de créer historiquement les langues.

Mais les universaux linguistiques doivent être cherchés dans le langage même, non pas en dehors du langage. On ne peut pas les chercher dans la linguistique, parce que celle-ci peut être artificiellement universaliste; et on ne peut pas les chercher dans la réalité désignée, parce que l'identité de la réalité est concédée d'avance. On ne peut pas non plus les chercher dans une pensée conçue d'avance comme « universelle ». Au contraire, c'est la doctrine de la pensée qui peut espérer recevoir d'importantes données des recherches sur les universaux du langage: le langage est le *λόγος* non-différencié et, de ce fait, le *λόγος* primaire, antérieur à tout autre type de *λόγος*. Ajoutons que les universaux doivent être cherchés dans les manifestations du langage, et non pas dans ses déterminations. La justification des universaux pourra, elle, être extralinguistique. Le langage tout entier est un universel humain dont la justification n'est pas linguistique.

Universität de Tübingen

BIBLIOGRAPHIE

- Aristote. *Metaphysica; De Interpretatione*.
- Bach, E. « Nouns and noun phrases », dans: *ULT*, pp. 90-122.
- Bloch, B. et Trager, G. L. *Outline of Linguistic Analysis*, Baltimore, 1942.
- Chomsky, N. *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass., 1965.
- Coseriu, E. « Determinación y entorno », *Rom. Jahrbuch*, 1955-56, 7, pp. 29-54.
- —. *Logicismo y antilogicismo en la gramática*, Montevideo, 1957.
- —. *Sincronía, diacronía e historia*, Montevideo, 1958.
- —. « Bedeutung und Bezeichnung im Lichte der strukturellen Semantik », dans: *Sprachwissenschaft und Übersetzen*, hrsg. von P. Hartmann und H. Vernay, München, 1970, pp. 104-121.
- —. « Über Leistung und Grenzen der kontrastiven Grammatik », dans: *Probleme der kontrastiven Grammatik*, Düsseldorf, 1970, pp. 9-30.
- Ferguson, Ch.A. « Assumptions about Nasals: A Sample Study in Phonological Universals », dans: *UL*, pp. 42-47.
- Gabelentz, G. von der. *Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*², Leipzig, 1901.
- Greenberg, J. H. « Some Universals of Grammar with Particular Reference to the Order of Meaningful Elements », dans: *UL*, 58-90.
- —. *Language Universals*, La Haye, 1966.
- Herder, J. G. *Abhandlung über den Ursprung der Sprache*, Berlin, 1772.
- Hockett, Ch.F. « The Problem of Universals in Language », dans: *UL*, 1-22.
- Householder, F. « What must a language be like? », dans: F. H., *Linguistic Speculations*, Cambridge, 1971, pp. 24-42.
- Humboldt, W. von. *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, dans: W.v.H., *Werke in fünf Bänden*, vol. III, *Schriften zur Sprachphilosophie*, Stuttgart, 1963.
- Husserl, E. *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, Hamburg, 1948.
- Jakobson, R. « Implications of Language Universals for Linguistics », dans: *UL*, 208-219.
- Katz, J. J. et Postal, P. M. *An Integrated Theory of Linguistic Descriptions*, Cambridge, Mass., 1964.
- Kurylowicz, J. « Universaux linguistiques », dans ce même volume.
- Meiner, J. W. *Versuch einer an der menschlichen Sprache abgeleiteten Vernunftlehre oder philosophische und allgemeine Sprachlehre*, Leipzig, 1781.
- Moravcsik, J. M. E. « Linguistic Theory and the Philosophy of Language », *FL* 3, 1967, pp. 209-233.
- Nebrija, A. de. *Gramática de la lengua castellana*, Salamanca, 1492.
- Osgood, Ch.E. « Language Universals and Psycholinguistics », dans: *UL*, 236-254.
- Paul, H. *Prinzipien der Sprachgeschichte*⁵, Halle, 1920.

- Sánchez Ruipérez, M. *Estructura del sistema de aspectos y tiempos del verbo griego antiguo*, Salamanca, 1954.
- Saporta, S. « Phoneme Distribution and Language Universals », dans: *UL*, 48-57.
- Saussure, F. de. *Cours de linguistique générale*, Lausanne et Paris, 1916.
- Steinthal, H. *Die Classification der Sprachen dargestellt als die Entwicklung der Sprachidee*, Berlin, 1850.
- UL: Universals of Language*, ed. by J. H. Greenberg, Cambridge, Mass., 1963.
- ULT: Universals in Linguistic Theory*, ed. by E. Bach and R. T. Harms, New York, 1968.
- Vives, J. L. *De censura veri in enuntiatione*, dans: J. L. V., *Opera omnia*, éd. Mayans, vol. III, Valentiae Edetanorum, 1782.